

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

I

Le marquis de Mascarille se vantait de mettre en madrigaux l'histoire romaine; aujourd'hui, selon toute apparence, il la mettrait en roman.

L'austère Clio, comme on disait jadis, a eu pourtant ses beaux jours dans notre siècle. Les noms de tant d'éminents historiens dont il se glorifie, et dont quelques-uns vivent encore parmi nous, sont là pour l'attester. Les vastes horizons ouverts par eux à la pensée attiraient alors non-seulement quelques lecteurs d'élite, mais la masse même du public. A l'heure présente, notre curiosité s'enferme dans un plus petit cercle : les leçons de l'histoire, si ce n'est à l'état de pamphlet politique, ne l'intéressent plus ; la vie des nations et les grands faits qui la constituent l'occupent peu. Les drames intimes, les incidents et les émotions de la vie individuelle, en un mot le roman : voilà ce qu'il lui faut.

Soit. Chaque époque a son goût prédominant, contre lequel les sages se gendarmant en vain. Composer avec lui est le mieux. Mais pour trouver ces sensations que nous recherchons dans nos lectures est-il absolument nécessaire de les demander aux fictions qu'enfantent journellement

l'imagination d'une foule de conteurs plus ou moins bien inspirés?

Regardez, je vous prie, en cheminant le long des rues, ces maisons à l'air tranquille, derrière lesquelles s'abritent tant d'honnêtes familles, vouées, dans votre opinion, à l'existence la plus unie, la plus prosaïquement régulière, la plus dépourvue d'agitation et de drame. Extérieurement, il en est ainsi; pénétrez à l'intérieur, vous n'en verrez pas une peut-être qui n'ait son roman.

Et l'histoire même qu'est-elle donc, sinon un immense roman, formé de mille romans particuliers? Les agents des événements, ce sont les hommes; les mobiles qui mettent les hommes en action, ce sont leurs sentiments et leurs passions. Les plus grands de tous ne sont, comme les autres, que des individus. Pourquoi la destinée des Alexandre, des César, des Charlemagne, des Napoléon, par cela seul qu'elle se relie d'une manière visible aux destinées générales de l'humanité, vous laisserait-elle plus froids que les peines de cœur et les aventures imaginaires de messieurs ou de mesdames tels et tels, qui n'ont jamais existé?

C'est que l'histoire, proprement dite, place sans doute ses personnages à une trop grande distance de nous. Le commun des lecteurs, les femmes surtout, n'aiment guère à regarder si haut et si loin.

Mais il est un genre de récit historique qui ramène les faits à de moindres proportions, qui rapproche familièrement de notre vue ces mêmes personnages, et nous permet d'entrer en relation assez étroite avec eux, pour que nous puissions les traiter à peu près en voisins : je veux parler des *Mémoires*.

Tous les Mémoires ne sont pas bons à mettre, dans leur texte même, aux mains de la première jeunesse ; mais notre but ici est de lui inspirer, en nous bornant à faire ressortir ce qu'on y rencontre de plus propre à captiver l'imagination, la curiosité de les connaître plus tard, quand sera venu l'âge où l'expérience plus mûre de la vie donne le droit de tout lire.

L'histoire a toujours été considérée comme un suprême tribunal, devant lequel les hommes et leurs actes comparaissent pour être jugés. Les Mémoires sont les témoins dont la déposition doit servir à former la conviction du juge ; témoins qui ne sont pas tenus à la froide impartialité de celui-ci, et qui rapportent ce qu'ils ont vu, avec les impressions qu'ils en ont ressenties et qu'ils nous communiquent dans toute leur vivacité. Combien les souvenirs personnels de l'homme qui nous dit : — « J'étais là » — ne l'emportent-ils pas pour nous en intérêt sur la relation de celui qui ne nous parle que par oui-dire, ou d'après ce qu'il a compulsé laborieusement dans les livres ?

Aucune littérature n'est aussi riche que la nôtre en renseignements de ce genre.

A l'origine même de la grande monarchie française, se présente, tout d'abord, le bon évêque Grégoire de Tours, dont l'œuvre, quoique décorée du titre d'histoire, doit, en ce qui touche les faits et les personnages dont il était contemporain, se classer au premier rang de nos mémoires authentiques. Il remet devant nos yeux, avec les couleurs de la vie, les Chilpéric et les Frédégonde ; figures terribles, qui, dans le lointain historique, nous apparaissent comme ces monstres chimériques, moitié hommes et moitié bêtes féroces, que la légende place dans les temps fabuleux, en tête des annales de tous les peuples, et qui, dans ses récits de témoin oculaire, redeviennent, pour nous, des êtres non-seulement possibles, mais actuels. Nous les voyons agir, nous les entendons parler. Mauvaise connaissance à faire, il est vrai, mais connaissance curieuse.

Ce début est suivi d'un silence à peu près complet qui se prolonge jusqu'au neuvième siècle. A partir de là, il n'est pas, je crois, de phase marquante dans notre existence nationale, dont les événements ne nous soient attestés par des narrateurs qui, comme Énée racontant la ruine de Troie, ont le droit de s'en dire un débris ; pas un personnage éclatant qui ne nous soit représenté dans le détail de ses habitudes quotidiennes, dans ses gestes et ses jeux de physionomie, pour ainsi dire, par quelque familier, dont l'affection ou la haine conduit la plume. Et, pour l'observer en passant, ceux qui

restent grands après avoir traversé une pareille épreuve peuvent se vanter de l'être en effet.

Madame de Sévigné nous parle plaisamment d'un homme de ses connaissances, qui se refusait absolument à croire que François de Sales fût un saint, par cette unique raison qu'il avait diné, un jour, avec lui. La vue d'une femme qui mangeait révoltait Byron : dans cet acte vulgaire, la créature éthérée se dépoétisait entièrement à ses yeux. Eh bien, essayons d'entrer chez l'un de ces grands héros de l'histoire qui planent au-dessus des temps ; allons, sans y être invités, nous asseoir à sa table, et voyons s'il y conservera mieux son prestige que les femmes et les saints.

Nous voici dans sa demeure, — cette demeure est un palais. Une superbe galerie le joint à la basilique voisine, magnifiquement bâtie par ses soins, et qui plus tard abritera son tombeau. Dans la salle où la table est dressée, non pour un festin d'apparat, mais pour le simple repas de midi, le maître du logis paraît.

Permettez-moi de ne pas vous le nommer encore, et de vous esquisser avant tout son portrait.

Il est gros et robuste de corps : sa taille est élevée, mais sans excéder une juste proportion. Il a des yeux grands et vifs, le nez un peu long ; de beaux cheveux blancs ornent sa tête au sommet arrondi ; sa démarche est ferme et tout son extérieur présente quelque chose de mâle. Mais ceux que pourrait intimider son aspect imposant doivent se rassurer, en voyant sa physionomie riante et agréable.

Il s'assied. Assis comme debout, un air de grandeur et de dignité règne dans toute sa personne. Ce n'est pas à la richesse de ses vêtements qu'il l'emprunte. Des hauts-de-chausses de lin, une tunique de laine bordée d'une frange de soie ; aux jambes, des bas serrés par des bandelettes entrecroisées, un saie jetée sur ses épaules : tel est son accoutrement journalier. Quand l'hiver sévit, une peau de loutre enveloppe sa large poitrine, et la préserve de l'action du froid ; mais l'été rend pour le moment superflu tout usage de fourrure. Ce costume est celui de sa nation ; il ne veut pas en adopter d'autres. A peine les gens du peuple en portent-ils un plus simple. Mais ce que lui seul porte entre tous, c'est l'épée qui ne le quitte jamais. — Épée fameuse, s'il en fut ! — Ici se trahit un peu plus de prétention au luxe et à l'élégance ; la poignée en est d'or, un baudrier d'argent la maintient à son côté.

Trois fils, dans l'épanouissement d'une noble virilité ; trois filles, toutes d'une beauté rare, l'accompagnent et prennent place à sa table avec lui. Les fils sont des rois ; les filles sont les plus grandes princesses de la terre ; le père est au-dessus de tous les princes et de tous les rois : c'est le vainqueur, le maître de l'Occident, — c'est Charlemagne !

Voilà son nom. Certes l'impression n'en est pas petite, et si nous n'y prenons garde, l'homme qu'il s'agit de visiter dans l'intérieur de sa vie domes-

tique, va encore une fois s'effacer, pour nous, derrière le personnage épique. Rappelons-nous que nous sommes ici, non pour admirer Charlemagne, mais pour partager son dîner, ou du moins pour y assister.

C'est à Eginhard, son secrétaire intime et son serviteur affectionné, que nous avons emprunté, mot pour mot, le portrait qui vient d'être tracé. C'est à lui que nous demanderons encore quelques-uns de ces détails familiers où se révèlent les caractères, mieux que dans les grands actes de l'existence.

Quatre mets, avec le rôti, composent seuls tout l'ordinaire royal. Le rôti est l'aliment préféré de Charlemagne. Les médecins lui recommandent pourtant exclusivement les viandes bouillies; mais on n'est pas le roi de tant de peuples et le chef de tant de guerriers pour obéir facilement à qui que ce soit, fût-ce aux médecins. Charlemagne s'est mis en pleine insurrection contre eux. Il ne les consulte ni en santé ni même en maladie. Si quelque indisposition vient l'atteindre, la diète et le repos sont les seuls remèdes qu'il emploie, et, jusqu'à présent, il n'a pas eu à s'en repentir. Sa sobriété habituelle rend d'ailleurs ces occasions bien rares; le plus léger excès de table lui répugne. A peine une goutte de vin effleure-t-elle ses lèvres dans toute la durée du repas. Versé dans la connaissance des Écritures, dont le savant Alcuin a mis naguère encore sous ses yeux le texte restitué dans toute son intégrité, sans doute il a reconnu la sagesse du conseil que donne aux rois le livre saint :

« Ne versez pas de vin aux rois, car nul secret n'est possible dans l'ivresse; de peur aussi qu'en buvant ils n'oublient les règles de la justice, et ne transgressent la loi dans la cause des enfants du pauvre ».

A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi du grand empereur ! Les plus petits peuvent recourir sans crainte à sa justice, et c'est à jeun qu'il examine et juge, souvent en personne, les moindres causes qui sont plaidées devant elle.

L'heure du repas est pour tout le monde un temps de relâche où la pensée se détend; mais pour Charlemagne et ses convives, ce temps n'est pas rempli par de vains propos et d'oiseux entretiens. Tandis qu'ils réparent en mangeant les forces du corps, une lecture faite à haute voix leur fournit la pâture solide propre à nourrir celle de l'esprit. Hier, c'était quelque histoire des anciens peuples de la Grèce ou de Rome; aujourd'hui, c'est l'œuvre du plus grand docteur de l'Église latine, c'est la *Cité de Dieu*.

Voilà qui paraîtra bien sérieux peut-être, et qu'on serait tenté de croire mieux à sa place dans un réfectoire de moines que dans le palais d'un conquérant, devant de belles princesses, dont la prose scolastique de St-Augustin doit peu récréer les oreilles.

On aurait tort. Ces belles princesses, aussi bien que leurs frères, dont elles ont partagé les études,

sont en état d'apprécier le mérite et de suivre avec intérêt l'argumentation du philosophe chrétien. Charlemagne, qui n'a rien négligé pour répandre les lumières et ramener le goût du savoir dans tout son empire, a voulu donner à ses enfants, en particulier, une instruction étendue et soignée. Les aînés, que nous avons cru pouvoir placer ici à ses côtés, dans sa résidence favorite d'Aix-la-Chapelle, sont, comme leur glorieux père, les élèves de l'École du Palais, les disciples d'Alcuin. Lui-même leur a servi, il leur sert encore tous les jours d'exemple dans l'application à l'étude. Le temps que n'absorbent pas les soins de la guerre ou de l'administration publique est, en grande partie, consacré par lui à se perfectionner dans la culture des lettres grecques et latines, dans celle de la rhétorique, de la dialectique, et surtout de l'astronomie. Il aime à observer, sur la voûte étoilée, la marche des corps célestes, à calculer et prédire les éclipses. Nous savons qu'il ne fait pas néanmoins comme l'astronome de la fable, et tout en lisant au-dessus de sa tête, continue de voir très-clairement à ses pieds. De toutes les branches de la science humaine, il en est une pourtant, une seule, contre laquelle est venu échouer ce génie presque universel. En vain il a tenté de l'acquiescer, en vain il s'obstine encore à s'y exercer avec un louable courage: le grand Charles n'a pu apprendre à écrire.

Mais le dîner s'achève. L'empereur, après s'être rafraîchi la bouche de quelques fruits, se retire dans sa chambre, quitte ses vêtements, et laissant passer la plus forte chaleur du jour, va prendre, dans son lit deux ou trois heures de repos. Repos d'autant plus nécessaire que celui de la nuit est fort incomplet, car souvent il l'interrompt à plusieurs reprises, et donne au travail ou au mouvement le temps que réclame d'ordinaire le sommeil.

Grâce à sa tempérance et aux plaisirs intellectuels qu'il associe à ses repas, nous avons pu surprendre Charlemagne à table, sans que sa dignité de grand homme en fût, nous semble-t-il, trop amoindrie. Maintenant, pendant qu'il repose, occupons-nous de son biographe.

Eginhard, avec une modestie bien rare chez les faiseurs de *Mémoires*, ne nous dit rien, ou que bien peu de lui-même. Nous ne savons ni quels étaient ses parents, ni quand ni comment il fut amené à la cour de Charlemagne. Il nous apprend seulement que ce prince le fit élever sous ses yeux avec un soin paternel.

« Nourri par ce monarque, dit-il, du moment que je commençai d'être admis à sa cour, j'ai vécu avec lui et ses enfants dans une amitié constante, qui m'a imposé, après sa mort comme pendant sa vie, tous les liens de la reconnaissance ».

C'est ce sentiment de gratitude et d'affection filiales qui mit la plume à la main du fidèle secrétaire, et ajoute un degré d'intérêt de plus à son

livre. Nous n'avons pas devant nous un historien qui raconte et juge, mais un ami affligé qui parle de l'ami qu'il a perdu, et veut nous faire partager ses regrets. Cependant il n'oublie pas que cet ami est un grand souverain et un grand conquérant. Il débute par une revue rapide des faits qui composent la vie politique et guerrière de Charlemagne. Il remonte même en arrière jusqu'à l'avènement de la dynastie austrasienne, qu'il nous montre remplaçant d'une manière nécessaire et fatale, la race épuisée des mérovingiens. Dans le coup de pinceau qu'il donne ici, il y a déjà quelque chose qui rappelle par anticipation la couleur de nos historiens modernes. Viennent ensuite les détails concernant la vie privée, groupés ensemble et formant un tout séparé. C'est à cette seconde partie de l'ouvrage, où son cœur parle davantage, que l'on s'arrête le plus volontiers. L'histoire nous présente le grand homme, les chroniques nous offrent le héros fabuleux; Éginhard nous dépeint l'homme vrai et même, ce qu'on ne s'attend guère à rencontrer là, le bonhomme. La bonté et une sensibilité extrême sont, en effet, les qualités qu'il aime à faire ressortir dans ce formidable vainqueur des Lombards et des Saxons. Jamais cœur de père ne fut plus tendre que le sien. Charlemagne adorait ses enfants. Hormis dans ses expéditions militaires, il voulait sans cesse en être entouré. Lui-même présidait avec une vigilance toute particulière à leur éducation. Montesquieu pousse un cri éloquent d'admiration devant ce puissant génie qui, organisateur de l'un des plus vastes empires du monde, ne dédaignait pas, dans ses capitulaires, de régler aussi l'administration domestique de ses domaines, la *vente des herbes inutiles de ses jardins*, et *des œufs de ses métairies*; il pourrait certes le répéter devant ce même génie, réglant de même dans tous leurs détails, jusqu'aux moindres occupations de ses filles. Il avait tâché d'élever leur âme par une instruction libérale; il avait aussi voulu qu'elles se rendissent habiles à ces légers travaux de main, qui comblent utilement, pour les femmes, tant de lacunes dans la suite des heures. En dehors des moments consacrés aux travaux de l'esprit, tandis que les jeunes princes se livraient à l'exercice de l'équitation et des armes, les princesses s'appliquaient, selon

l'expression d'Éginhard, à manier la quenouille et le fuseau.

Un système d'éducation si sage devait produire les meilleurs fruits. En fut-il ainsi? Écoutons encore Éginhard; voici ce qu'en peu de mots il continue de nous apprendre des filles de Charlemagne :

« Elles étaient fort belles et tendrement chéries » de leur père. On est donc fort étonné qu'il n'ait » jamais voulu en marier aucune, soit à quelqu'un » des siens, soit à des étrangers. Jusqu'à sa mort, » il les garda toutes près de lui, disant qu'il ne » pouvait se passer de leur société. Aussi, quoi- » qu'il fût heureux sous les autres rapports, » éprouva-t-il à l'occasion de ses filles la malignité » de la fortune. Mais il dissimula ses chagrins. »

Le discret Éginhard n'en dit pas davantage; toutefois c'est assez pour nous faire comprendre que ce père si tendre fut mal récompensé de ses soins. On sait d'ailleurs que l'un des premiers actes de Louis le Débonnaire, en prenant possession de la souveraine puissance, fut de chasser outrageusement ses sœurs de la cour, et de les enfermer dans des monastères. A quoi sert donc le développement de l'intelligence, s'il ne nous rend pas meilleurs? Réflexion décourageante à faire, mais il faut voir dans quelles conditions s'opère ce développement. Bien que le respectueux biographe attribue à la malignité de la fortune les chagrins que les filles du grand empereur lui donnèrent, on devine facilement à travers des paroles que l'excès même de cet amour paternel porté jusqu'à la faiblesse, et entaché de tout l'égoïsme de la passion, en était pour une bonne part l'aveugle complice. Disons aussi que ni la sollicitude d'un père, ni la direction des plus habiles maîtres ne suffisent, sauf certains cas exceptionnels, à former les jeunes cœurs au sentiment du bien, s'il ne s'y joint la puissante influence d'une mère; et la rudesse teutonne de la reine Hildegarde, ou celle bien plus barbare encore de la reine Fastrade, qui lui succéda, était peu propre, nous devons en convenir, à faire éclore dans l'âme de leurs filles les douces vertus de la femme.

APHÉLIE URBAIN.

(La fin au prochain numéro.)



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

LE MARIAGE DE THÈCLE

SUIVI DE

SAPHIRA et CALIXTE

PAR MADAME BOURDON.

La collection Lecoffre nous offre un nouveau volume de madame Mathilde Bourdon, contenant *Le Mariage de Thècle, Calixte, histoire du temps passé, et Saphira*.

Nos abonnées ont déjà fait connaissance avec maîtresse Thibaut, avec Thècle et Camille; elles éprouveront, en relisant cet intéressant ouvrage, le doux plaisir du revoir lorsque des amis se retrouvent tous ensemble, après s'être rencontrés par groupes.

Calixte nous donne, sous des initiales discrètes, un épisode que l'auteur déclare vrai, de la vie intime à la suite de la Révolution. Une nature douce et faible est en puissance d'un farouche régicide, qui a voté sans sursis et sans appel au peuple. Il briserait la pauvre femme comme il a tout brisé, autel et trône; mais Calixte, tenant de lui la force, et de sa mère la bonté, se dresse entre ces deux êtres, console l'un et domine l'autre, tout en le craignant.

Il y a là un oubli entier de soi-même qui est la touche chrétienne. Quand tous devoirs sont accomplis, le cœur demande à vivre enfin de sa propre vie; un miroir le fait taire, et Calixte achève seule son pèlerinage que la charité rend utile et saint.

Tout cela, c'est de l'eau limpide, et nous sommes habituées à cette limpidité; mais si le voyageur, en longeant la côte, trouve une perle, il s'arrête longtemps sur la rive, il admire et se promet de revenir encore. Cette perle, c'est *Saphira*.

Ame d'élite, vraie fille d'Israël, bien digne de connaître le Messie, elle est entourée de ceux qui le croient un imposteur, et sa droiture la fait nécessairement arriver à la vérité. Ces pages, qui s'adressent à des esprits formés et sérieux, sont

pleines d'élévation; ce n'est ni amusant, ni joli, c'est simplement beau.

Par suite des relations imprudentes que notre société moderne, si facile, a laissées s'établir, il arrive un fait regrettable, et qui désormais se présentera souvent. Un jeune et loyal chrétien est frappé de la beauté modeste et sympathique d'une juive, qu'il rencontre dans un salon. Il avoue à sa mère, dans une lettre d'un naturel achevé, le charme qu'il trouve en Saphira, qui échappe par sa supériorité aux puéiles coquetteries d'une foule de jeunes filles, que le spirituel officier prend pour ce qu'elles sont : des poupées qui parlent et qui dansent.

Bientôt, emporté par un sentiment aveugle, il ose demander Saphira à son grand-père. Le riche banquier s'étonne et hésite. Il trafique avec ceux qu'il appelle encore *les Gentils*, mais il les méprise.

La mère du jeune officier apprend la démarche de son fils, et lui répond avec l'effroi de la tendresse maternelle, émue par la foi religieuse. La lettre de son fils lui fait à la fois peur et compassion : — « Tu es pardonné, lui dit-elle, mais c'est » un pardon plein de larmes... tu n'as pas cherché » le conseil là où il se trouve... l'Église refuse de » bénir et de consacrer l'union d'un chrétien et » d'une juive. »

Un seul espoir adoucit le chagrin profond de madame de Jordeuil. Si la belle juive arrivait à la vérité?... Elle le mérite. Il faut essayer. Des relations fréquentes se sont établies après une fièvre cérébrale qui a mis Saphira en danger; son fiancé lui offrira un Nouveau-Testament. Ce livre, qui d'abord la blesse, lui ouvre bientôt des horizons inconnus. Son cœur bon s'émeut de la Passion du Divin Crucifié. Un peu plus tard, son esprit cultivé et logique est frappé du Discours sur l'Histoire universelle de Bossuet, et dans ce profond désert d'une âme entourée par l'erreur, elle dit au fond d'elle-même ce mot qui, devant Dieu, la fait chrétienne de désir : Je crois.

Trop forte et trop vraie pour cacher longtemps la lumière qu'elle doit à l'amour d'un chrétien, la juive refuse d'allumer la lampe du sabbat, et dé-

clare ainsi qu'elle accepte la suite de la Vérité qui est une, s'appuyant, à travers les âges, sur la loi naturelle, sur la loi écrite et sur la loi de grâce.

Le vieil Israélite déteste la foi chrétienne ; il prend la jeune fille par le bras, et la chasse en disant : Va, sors de ma maison, fille maudite, et que je ne te revoie jamais ! Sors et va rejoindre ceux qui t'ont perdue !

Elle sort ; Dieu la conduit pour la première fois dans un sanctuaire chrétien où la charité la rencontre. Il est tard ; on l'emmène dans une pieuse retraite, les sœurs de l'Espérance la consolent et la font dormir, confiante et rassurée. Elle se sent là, tout près de ce Messie que son fiancé lui a fait connaître. Son âme faite pour le vrai et le beau se recueille et s'affermir ; on l'instruit, on la prépare au baptême.

Madame de Jordeuil est venue à Bordeaux pour voir Saphira ; son cœur a conçu pour cette enfant des sentiments que l'amour de son fils rend déjà maternels. Quand la juive entre au parloir, madame de Jordeuil est frappée de sa grande beauté ; elle la serre dans ses bras ; mais celle-ci ne répond pas à son élan. Un travail étrange s'est fait dans la jeune israélite ; à tant d'avances, elle ne répond que par des larmes et par ces mots mystérieux : « Pardon, madame, pardon, je ne mérite pas tant de bontés ! »

On s'étonne, on s'arrête... mais nous n'aimons pas à toucher une fleur ; on lui ôte toujours quel-

que chose. Nous préférons vous dire : Lisez *Saphira*, esprits formés qui pouvez la comprendre, et vous serez frappés de la hauteur des pensées dans lesquelles s'achève cette œuvre. C'est l'inattendu. Le cœur se serre sans cesser d'aimer la sympathique Saphira, et l'on garde cependant un sourire pour la fête de famille qui, sous les yeux de la mère, assure au jeune officier la tranquille félicité du foyer.

M^{me} DE STOLZ.

NOIR ET ROSE

PAR VIRGINIE NOTTRET (1).

Sous ce joli titre, un auteur connu de la jeunesse publie une attachante histoire, analyse délicate d'une âme éclairée par l'isolement et que, peu à peu, la pratique de la vie, la vue du malheur et des vertus d'autrui, ramènent à des sentiments bons et généreux. Rien n'est forcé dans ce tableau de mœurs, auquel nous ne souhaiterions qu'un style un peu plus vif et plus coloré ; mais le récit est si pur, les intentions de l'auteur si chrétiennes et si droites, que nous conseillons à toutes les jeunes filles la lecture de ce volume.

(1) Un joli volume, prix : 3 francs. Société des gens de lettres, 5, rue Geoffroy-Marie.

CONSEILS

XIII

LES BONNES ŒUVRES

DANS le bataillon généreux qui se voue aux œuvres charitables, il existe deux sortes de soldats : les premiers sont les éclaireurs, les hussards (je ne dirai pas les uhlands) qui vont à la découverte, qui agissent rapidement et reviennent sous la tente ; les autres, amis de la hiérarchie et de l'organisation, entrent dans la milice régulière, adoptent une ou plusieurs œuvres établies, et font le bien conformément à certaines règles et en se soumettant à certaines ordonnances ; les premiers ont l'audace et la spontanéité ; les seconds, la constance et l'obéis-

sance. Dans les premiers, c'est cette jeune femme riche qui apprend que son pauvre voisin, le marchand ne peut payer une traite, et qui lui envoie l'argent destiné à une parure ; c'est la jeune fille qui délaisse musique et broderie pour coudre à la hâte une layette attendue ; c'est la mère de famille quittant son foyer pour aller au plus vite porter du secours à un malade ; c'est le jeune homme qui organise une quête pour un ouvrier blessé... Une circonstance exceptionnelle a suscité leur dévouement ; ils ont été fidèles à accomplir le mandat de la Providence, et, l'œuvre

accomplie, ils retournent à leur vie ordinaire, sauf à en sortir encore au prochain coup de tocsin qui annonce que quelqu'un souffre et les réclame.

D'autres, moins prime-sautiers, veulent s'engager dans une œuvre établie, connue, où l'exemple des autres fortifiera leur courage, et où une direction sage assurera leurs pas. Or, ces œuvres existent en grand nombre : elles sont l'immortel honneur de l'Eglise, l'immortel honneur de la France, où l'armée du bien égale en nombre l'armée du mal. Voyez, chères lectrices : aimez-vous la visite des pauvres ? désirez-vous les voir chez eux, à leur triste foyer ? causer avec eux afin de leur faire du bien en les écoutant d'abord, en les conseillant ensuite ? Désirez-vous franchir cet intervalle qui sépare le riche de l'indigent ? Voici les *Conférences féminines*, qui existent presque dans toutes les villes, dans les bourgs, dans les villages... Vous n'avez pas besoin de lettre d'introduction, il suffit d'une bonne renommée ; vous n'avez même pas besoin d'une grande fortune, il suffit d'une bonne volonté. Présentez-vous à la présidente, et, après un court délibéré avec les dames du Conseil, elle vous admettra au sein de l'œuvre ; on vous confiera une ou deux familles, pour lesquelles on vous donnera des bons de pain, des bons de chauffage, dans la saison rigoureuse ; vous irez les voir, vous vous apprivoiserez réciproquement (souvent le visiteur est aussi timide que le visité) ; à la prochaine conférence, vous plaidez la cause de votre famille : vous aurez de l'audace, vous demanderez un secours exceptionnel, une paille et une couverture par exemple ; on vous répondra, vous répliquerez, vous l'emporterez, vous triompherez... c'est bien, vous voilà lancée !

L'œuvre des malades, à quelque chose de plus sérieux, et réclame une véritable abnégation de soi-même. Le spectacle des douleurs du prochain ébranle notre sensibilité, bien des détails révoltent la nature, un danger de contagion effraye certaines organisations : cette œuvre est celle des âmes bien trempées. Elle était bien chère aux premières coopératrices de saint Vincent de Paul qui allaient à l'Hôtel-Dieu, récréer et servir les malades avec un zèle et une humilité si touchants ; elle était bien chère aussi à une sainte femme de notre temps (pour ne parler que d'une seule), à madame Le Bouteiller, qui visita les malades sur la paroisse de Saint-Sulpice, depuis 1840 jusqu'à sa mort, en 1856, elle leur rendait tous les services, et, pour entrer dans le détail, je dirai que cette noble dame lavait, peignait, pansait les plaies, balayait la maison et essuyait les meubles : « Elle fut, disait après sa mort le regrettable M. Hamon, le plus parfait modèle qui pût être proposé à l'imitation de ses consœurs. »

Nous rappelons ce beau souvenir à celles qui voudraient suivre cette voie épineuse et admirable.

L'œuvre des pauvres malades existe dans toutes

les grandes villes ; généralement, elle est appliquée à la visite des malades à domicile ; on les voit, on les console, on leur donne des bons de bouillon, de viande, de vin ; on veille à ce que le médecin fasse exactement ses visites ; on veille avec prudence aux besoins spirituels, et pour peu qu'on ait du cœur et de la foi, on fait certainement un grand bien.

L'œuvre de la charité maternelle, que présida jadis Marie-Antoinette, est chère aux mères de famille ; elle est touchante ; elle assure un bien-être relatif à l'enfant nouveau-né et à sa pauvre mère ; elle établit un lien étroit entre celles qui, dans des situations si différentes, ont souffert les mêmes angoisses et goûté les mêmes joies ; et j'ai entendu parfois avec attendrissement d'indigentes ouvrières qui me disaient en parlant d'une femme riche et brillante : « Je crois bien que je la connais ! c'est ma dame ! c'est ma mère ! » Bel éloge, convenons-en.

Les *Patronages de jeunes filles* réclament les soins des personnes qui peuvent disposer de leur temps — et de leur argent. Dans les grandes villes (et plutôt à Dieu qu'il en fût de même dans les petites !), les Sœurs ouvrent le dimanche leur maison aux jeunes filles, aux jeunes ouvrières, si exposées, si cruellement tentées par de dangereux plaisirs, par de plus dangereuses relations, contre lesquels la famille, très-indifférente en général, ne les protège guère. Chez les Sœurs, on les amuse, on les distrait, on les protège, on les fait prier et jouer ; et le dimanche se passe en ne leur laissant que d'heureux souvenirs. Mais cette œuvre excellente a besoin de soutien ; il lui faut des dames patronnesses qui consentent à adopter en quelque sorte ces pauvres jeunes filles, à les encourager par une protection vigilante et intime ; il faut aussi de l'argent ; — le patronage doit être éclairé et chauffé en hiver ; il a besoin d'une bibliothèque ; une petite récréation, un goûter, par exemple, ne fait pas mal, une loterie est un vif attrait : la dame patronnesse donne des lots : un crucifix, un livre, un coupon d'étoffe, une boîte de mercerie bien garnie, etc., etc. Il faut aussi des jeux ; mais ce qu'il faut surtout, c'est la présence d'une dame aux réunions du dimanche : sa voix, sa bonté, ses attentions exercent un incroyable attrait sur cette jeunesse si intéressante et si malheureuse. Les dames qui se dévouent à cette œuvre en sont, disent-elles, amplement récompensées par la confiance qu'elles inspirent et par les touchantes vertus qu'elles trouvent chez leurs protégées. C'est à la sœur Rosalie que Paris et la France doivent les patronages : la capitale de la France en compte aujourd'hui quatre-vingt-huit, et, comme le proclamait dans son dernier rapport le vicomte de Melun :

« Dans cette ville immense, où se rencontrent et se heurtent à chaque instant le bien et le mal, il y a des multitudes plus ignorantes que per-

» verses, qui n'attendent qu'un appel, qu'un signal, qu'une porte ouverte pour abriter leur foi chancelante, et raffermir leur bonne volonté, » Notre œuvre a pour but d'élever, de maintenir dans le bien cette jeunesse, et de préparer un peuple d'honnêtes gens, de chrétiens solides et de femmes vertueuses. Une telle espérance est de nature à tenter tous les esprits généreux, » dans un temps où la Providence semble faire dépendre les destinées de l'humanité de l'action

» que la religion et la charité exerceront sur la jeunesse ouvrière, pour prouver que le bien fait à Dieu dans la personne des faibles, des petits, des plus abandonnés, profite à la société tout entière. »

Nous terminons sur ces paroles si fortes et si vraies. Notre article n'est qu'un poteau indicateur pour celles qui chercheraient leur voie.

M. B.

EXPLORATIONS ET AVENTURES AU POLE NORD

(Fin.)

IV

EXPÉDITION DE LA GERMANIA ET DE LA HANSA.

Il y a quelques années, deux bâtiments partaient de Brême, avec des instructions détaillées du savant géographe Petermann. Ces deux navires, la *Germania* et la *Hansa* suivirent la côte orientale du Groënland, mais sans être plus heureux que leurs devanciers, c'est-à-dire, sans jamais atteindre le but, le pôle Nord.

Une fatale méprise les sépara le 20 juillet 1870, — il n'en continuèrent pas moins leurs recherches, leurs observations.

Le 27 juillet, les explorateurs se trouvaient à 73° 7' de latitude nord, longeant la côte; bientôt des bandes de glaces tout à fait compactes, qui menaçaient d'obstruer la route, les forcèrent à rétrograder.

A onze heures du soir, le ciel s'éclaircit et il eurent le magnifique spectacle du soleil de minuit éclairant de rayons obliques ces imposants paysages arctiques.

Les glaçons qui les entouraient offraient, en petit, l'aspect mouvementé d'une chaîne de montagnes. C'étaient, d'un côté, des déclivités et des moussures qui venaient doucement mourir dans l'eau; de l'autre, se dressaient des coupes abruptes percées d'une gorge où coulait un ruisseau.

A la vue de ces splendeurs, les voyageurs furent émerveillés : « Quelle chose étrange que ce morne sommeil de la nature, s'écriaient-ils; nulle part un mouvement ni un signe de vie. De temps à autre seulement, le silence est troublé par un léger

craquement, une détonation sourde, suivis d'un clapotement dans l'eau : c'est un morceau de glace qui, doublement miné en haut et en bas, par l'action dissolvante du soleil et les patientes morsures de l'onde, se détache du bord et s'abîme.

» Parfois aussi, on entend dans l'eau un bruit soudain, suivi d'une sorte d'ébranlement : c'est une troupe de narvals qui viennent respirer à la surface de l'onde en émergeant à six ou huit reprises, et en faisant rejaillir de petites vagues contre les glaçons ; puis, ils disparaissent dans les profondeurs de l'abîme... »

Après avoir laissé leur navire au milieu des glaces, ils se portèrent en traîneau jusqu'au 77° degré. — Ce fut le point extrême qu'ils purent toucher.

Leur journal, fort bien fait, est une relation de voyage à la fois savante et pittoresque. On se plaît à croire qu'ils ont décrit avec une entière fidélité les incidents qu'ils relatent ; ils n'ont d'ailleurs rien révélé qui puisse jeter un jour bien éclatant sur les régions parcourues. — Les événements dont ils ont été les acteurs sont pour la plupart assez ordinaires, on pourrait presque dire qu'ils font partie du programme des voyages arctiques.

En voulez-vous quelques exemples ?

Un jour, ils suivaient à pied la bordure des rives groënlandaises, à grand renfort de marches et de contre-marches, d'hésitations, de sondages, d'enjambements laborieux, lorsque, tout à coup, ils aperçurent plusieurs morses qui s'étaient frayé, tout près d'eux, un chemin parmi les glaces. Le moindre essai de défense eût été insensé. Ils prirent bravement la fuite. Mais les morses, qui tenaient visiblement à naviguer de conserve avec eux, ne furent pas moins prompts à les poursuivre.

Les pauvres voyageurs les entendaient grogner et souffler sur leurs talons. — Malheur à celui qui fût tombé par terre dans cette passe périlleuse. Heureusement, ils furent délivrés de cette chasse importune par des glaces dures, sur lesquelles les morses n'avançaient plus qu'avec peine.

Un matelot eut, à la même époque, une aventure du même genre. Ami des beaux paysages, il s'était éloigné, et admirait, du sommet d'un rocher, le panorama qui se déroulait à ses côtés; il regarde derrière lui et découvre, à quelques pas, un ours gigantesque qui le considérait d'un air grave.

Le matelot n'avait même pas un couteau pour se défendre. Il dégringole au plus vite du haut de l'éminence, il se croyait sauvé, lorsqu'au bout de quelques minutes, en retournant la tête, il vit son ours qui trottait, comme un chien de belle taille, fort tranquillement, à une dizaine de pas derrière lui.

Quand le matelot s'arrêtait, la bête faisait halte; — se remettait-il en marche, l'ours recommençait à cheminer; — prenait-il sa course, son aimable compagnon courait en mesure.

Tous deux avaient fait ainsi un fort bon bout de chemin, lorsque l'ours, ennuyé sans doute de son rôle, se rapprocha très-sensiblement. Inquiet de cette obsession, notre homme, autant pour effrayer son ennemi que pour appeler du secours, poussa un cri formidable tout en continuant à détalé! L'ours, un moment déconcerté, n'en parut ensuite que plus excité à la poursuite et il joua si bien de ses grosses pattes que le matelot crut bientôt sentir l'haléine du monstre.

Il se souvint alors de ce voyageur qui, traqué comme lui par un ours, eut l'idée de jeter à l'animal tous ses vêtements un à un, et gagna ainsi le temps nécessaire pour que l'on vînt à son aide.

Immédiatement, sans cesser de courir, il ôta sa jaquette et la jette derrière lui. L'ours s'arrête, flaire la veste, la tiraille en tous sens. Et l'homme reprend sa course avec une célérité plus grande encore. — Malheureusement, de son côté, l'ours se remet à serrer de près le fuyatif. Celui-ci jette, coup sur coup, sa casquette et son gilet. — Une nouvelle avance sur la bête est le prix de ce sacrifice. Déjà, notre homme se croit sauvé, car ses cris ont été entendus et l'on vient sans doute à son secours. — Il vole plus qu'il ne court, mais le carnassier gagne de plus en plus du terrain. — Il lui lance alors son châle sur le nez. Celui-ci le rejette de côté d'un mouvement de tête dédaigneux, et presse toujours le pauvre marin sans défense. Il se lève pour l'enlacer, pour l'étreindre, un mètre les sépare. C'en est fait de l'imprudent voyageur! Plus d'expédient possible!

Il se retourne alors pour lutter corps à corps avec son formidable adversaire. Au même instant, l'ours s'arrête frappé d'étonnement. Quelque chose semble appeler son attention, — puis tout à coup,

il prend la fuite au grand galop. Il avait aperçu les voyageurs qui venaient au secours de leur camarade.

Les histoires d'ours ne manquent pas dans les voyages polaires! Voici encore un épisode où maître Martin joue son rôle:

Les navigateurs allemands racontent qu'un soir, à la veille de partir pour une longue excursion, ils étaient paisiblement assis, en train de causer dans la cabine de la *Germania*, lorsqu'un cri de détresse retentit au dehors. Tout le monde gagne aussitôt l'ouverture de la tente qui recouvre le pont.

« Un ours, à moi! » S'écrie-t-on à peu de distance. C'était la voix du docteur de l'expédition.

La nuit était d'une obscurité profonde. Les voyageurs se ruèrent presque à tâtons dans la direction d'où partaient les cris, ils tirèrent un coup de feu pour effrayer le monstre, qui, en effet, lâcha un moment sa proie et recula de quelques pas. Une seconde après, il revenait à la charge. Après avoir entraîné sa victime à travers les aspérités des petits icebergs, l'animal était près d'atteindre une plaine de glace unie où rien n'aurait entravé sa marche. Il fallait à tout prix le rattraper avant qu'il eût gagné cette nappe lisse. On eut le bonheur d'y parvenir, l'ours, entendant de près le coup de fusil et les cris des arrivants, détalait avec rapidité.

Le docteur parut d'abord plus mort que vif, — mais notre Germain était tellement fourré, tellement couvert de la tête aux pieds, que les dents de l'ours ne lui firent que des blessures insignifiantes. Il avait été, il est vrai, traîné, affreusement contusionné, mais en somme, tous ses membres étaient intacts; quinze jours après, il n'y paraissait plus.

Les passagers de la *Germania* eurent à endurer un froid de quarante degrés. A cette température, le mercure se congèle. Terme moyen, durant l'hivernage, leur thermomètre marquait 35° de froid.

Plusieurs fois, les voyageurs furent témoins du phénomène du mirage: « Tantôt on voit apparaître de hautes îles dont les contours sont parfaitement nets, mais qui semblent dressées sur un socle de trois cents mètres de hauteur; tantôt ce sont des montagnes coniques qui prennent une forme carrée, et Dieu sait quel aspect effrayant revêtent les arêtes! Chaque cime menace de s'écrouler. Souvent aussi, les images défigurées s'animent d'un mouvement rapide de vibration; elles grandissent en hauteur jusqu'à s'allonger du double, ou bien elles présentent les contours parfaitement vraisemblables d'un pays qui sans doute existe, mais non pas là où on l'aperçoit. C'est ainsi qu'une fois, par le 77° degré de latitude, nous eûmes devant nous, pendant toute une journée de marche, une terre dont nous discernions très-nettement tous les détails, jusqu'aux moindres ri-

goles de neige et jusqu'aux linéaments des rochers. Le soir, le tout s'était évanoui. »

On sait que les explorateurs dépassèrent de quelques minutes seulement le 77° degré. La fatigue ne leur permit pas de se porter plus avant. « Si loin que nous fussions arrivés, disent-ils, nous n'aurions pas soulevé le voile derrière lequel se dérobe ce mystérieux monde arctique. Après des peines infinies, nous en étions encore à éperler, sans la lire, l'énigme compliquée dont nous aurions voulu donner le mot à la science. A cette fameuse question : — Existe-t-il un passage libre au pôle Nord ? Nous ne pouvions, du point que que nous avions atteint, que répondre négativement. A perte de vue, en effet, la mer nous apparaissait comme une masse solide et complètement obstruée par les glaces... La ligne côtière continuait de s'étendre à peu près du côté du nord ; au nord-ouest, la perception était barrée, à quelques lieues de distance, par une rangée de hautes montagnes couronnées de glaciers. »

La relation des passagers de la *Germania* renferme des observations d'histoire naturelle qui certainement en doublent la valeur. L'excellent recueil, *le Tour du Monde*, a donné, par la plume de M. F. Goudault, une traduction de ce journal.

En rentrant dans leur patrie, à la fin de septembre 1870, les voyageurs trouvèrent l'Europe en feu, l'Allemagne en lutte avec la France ! Cette découverte les plongea dans une sorte de stupeur. Le fléau de la guerre avait répandu partout sa consternation ; plus d'activité à l'embouchure des cours d'eau, suspension de vie sur le littoral, d'ordinaire si animé !

En mettant le pied sur la terre allemande, ils devinrent nos ennemis ! Chose vraiment étrange que ces combinaisons de la politique !

Si, quelques jours auparavant, ils avaient rencontré dans les latitudes septentrionales un bâtiment français, quelle satisfaction, quel enthousiasme, quel cordial empressement ! Dans l'ignorance du conflit de leurs compatriotes, les enfants des deux pays se seraient jetés affectueusement dans les bras les uns des autres !

N'est-il pas probable que, dans quelque région isolée, lointaine, assez privilégiée pour n'entendre qu'après bien des mois l'écho de la guerre, des familles appartenant aux deux nations ont dû se rencontrer unies, heureuses, pendant les semaines où Français et Allemands se déchiraient ! Elles n'ont senti naître dans leur cœur le souffle de l'inimitié qu'à l'heure où la paix était conclue !

V

EXPÉDITION AUSTRO-HONGROISE.

Un des passagers de la *Germania*, M. Payer, Autrichien de grand mérite, avait résolu, avant

même de revoir l'Europe, de tenter de nouveau une campagne au pôle.

M. Payer s'adjoignit un homme de rare capacité, M. Weyprecht, marin exercé.

Tous deux entreprirent, en 1871, à bord de l'*Isbjörn*, une expédition dans les mers du Nord. Ils pénétrèrent jusqu'au 79° degré de latitude.

Ils étaient donc parvenus déjà à dépasser de deux degrés les points atteints par les voyageurs de la *Germania*, mais il leur fallait une victoire plus décisive ; — ils se mirent encore à l'œuvre et repartirent en 1872.

Leur but était de découvrir un passage au-delà de la Nouvelle-Zemble, mais ils rencontrèrent sur leur route un pays qu'ils ne cherchaient pas et ne découvrirent pas le passage qu'ils cherchaient.

L'expédition, approvisionnée pour environ trois années, quittait Bremer-Haven, le 13 juin 1872, à bord du *Tegetthof*, avec 24 hommes d'équipage, et, un mois après, naviguait dans les parages de la Nouvelle-Zemble.

Dès le mois d'août, MM. Payer et Weyprecht se virent enfermés par les glaces, dont ils parvinrent cependant à se dégager.

Ils longèrent alors, non sans difficulté, la côte de la Nouvelle-Zemble. Le 21 août, ils s'élancèrent avec audace vers le nord, à la poursuite du passage dont nous avons parlé plus haut. Le même soir, ils étaient pris dans les glaces, captifs pour deux longues années ! Au lieu d'explorateurs de la découverte, ils n'étaient plus que les passagers d'une banquise. Une banquise allait les entraîner de la même manière que les compagnons de Hall !

« Le froid excessif de l'automne de 1872, rapporte le lieutenant Payer, aggloméra en une seule masse compacte les glaçons qui nous entouraient, masse où ni la scie, ni la mine ne pouvaient plus ouvrir un passage. C'est ainsi que, pendant les mois de septembre et octobre, nous fûmes poussés vers le nord-est au gré de notre banquise. Toute terre avait disparu ! »

Le *Tegetthof* fut bientôt en butte à l'effroyable pression des glaces. A chaque instant, les passagers se préparaient à quitter leur navire et à s'élancer dans l'inconnu. Le vaisseau, loin de sombrer, s'élevait de plus en plus au-dessus de sa ligne de flottaison ; on l'eût dit porté sur une sorte de piédestal !

Encombré de neiges, enserré dans un rempart de glaces, il exigeait presque chaque jour des réparations. Une tente, formée de voiles, fut dressée à l'avant, — une autre à l'arrière, un espace suffisant restant libre pour les travaux, en cas d'alerte.

Là veillaient les savants et les chasseurs, les uns observant la direction des nuages, l'état de l'atmosphère, les autres envoyant des balles aux ours blancs qui auraient voulu tenter l'assaut du navire.

Le soleil disparut le 28 octobre, pour cent neuf jours. Les froids devenaient de plus en plus rigoureux. Les Autrichiens se construisirent une hutte en charbon, afin d'avoir un abri si le *Tegetthof* s'effondrait.

Au premier janvier 1873, les infortunés voyageurs étaient toujours poussés vers le 78° degré de latitude, après avoir franchi le 73° de longitude. Ils étaient, on le voit, entraînés vers les parages septentrionaux de l'Asie.

Ils virent le printemps renaître, les jours grandir, leur situation était toujours la même. Seulement la banquise parut changer de direction.

Une température relativement douce se répandant autour d'eux, ils conçurent l'espoir d'une délivrance prochaine. Ils mirent tout en œuvre pour hâter l'événement; les mois de juillet et d'août se passèrent au dur travail du sciage de la glace autour du vaisseau. Vains efforts! la glace avait jusqu'à 40 pieds d'épaisseur. Le *Tegetthof* dut rester là où la fatalité l'avait placé; comme il menaçait de chavirer, on l'étaba solidement.

Il vint un jour où se montra l'espoir d'une débâcle possible : les navigateurs entendaient, à peu de distance de la banquise, des craquements caractéristiques, précurseurs de la dislocation des glaces; ils distinguaient à l'horizon des lignes bleuâtres qui paraissaient indiquer la présence de crevasses et de flaqes d'eau.

La banquise, entraînée par les courants, flottait dans des parages que jamais homme n'avait auparavant parcourus.

Le 31 août 1873, on signala des terres émergeant au-dessus d'une couche de brouillard. Devant la banquise se déroulaient des paysages jusqu'alors inconnus.

« Nous nous précipitâmes, dit M. Payer, pour fouler cette terre nouvelle; mais notre ardeur devait avoir un frein à la limite même de notre banquise, à un seul mille marin de notre navire, car d'innombrables crevasses nous coupaient la route de la terre promise. C'était un supplice de Tantale d'avoir devant les yeux pendant des mois, un vaste pays inconnu; d'être parvenu à faire une découverte rare dans les annales des explorations arctiques, et de ne point pouvoir atteindre le but si ardemment désiré! »

Dans les derniers jours d'octobre, ils s'approchèrent à trois milles marins d'une île située en avant de la grande terre inconnue. Alors toute hésitation cessa. Ils s'élancèrent sur la glace crevassée en mille endroits, franchirent des amas de blocs et mirent le pied sur la terre ferme, par 79° 54' de latitude nord.

Impossible, malheureusement, rapportent les voyageurs, de rencontrer une île plus triste, plus désolée que celle sur laquelle le sort nous avait fait aborder! Seules, la neige, la glace couvraient d'immenses amoncellements de débris de roches.

Cette île fut nommée Terre de Wilczek, en mé-

moire du promoteur de l'expédition austro-hongroise.

Quelques jours plus tard, la nuit polaire de plusieurs mois commençait à étendre ses ténèbres, heureusement parfois éclairées par les aurores boréales.

Profitant de cette lumière providentielle et de quelques heures de crépuscule, nos voyageurs entreprirent plusieurs excursions, mais sans pouvoir se faire une idée positive de la configuration du pays.

Bientôt, cependant, la nuit devint profonde; une obscurité absolue les enveloppa. Ils ne savaient si, au retour du soleil, la terre qu'ils avaient distinguée n'aurait pas disparu à jamais.

Ils célébrèrent la fête de Noël dans une maison de glace construite sur la banquise. Le froid devint plus intense; le mercure resta gelé des semaines entières.

L'hiver s'écoula sans grand événement, mais les vivres diminuaient. Le cortège des maladies qui frappent la plupart du temps les voyageurs dans les contrées arctiques, commençait à faire son apparition. Le navire, soulevé comme il l'était, devait infailliblement chavirer à la fonte des neiges, — une détermination importante fut prise. On se décida à tenter le retour en Europe au moyen de chaloupes et de traîneaux. C'était là, on le comprend, un parti désespéré.

En attendant l'heure du départ définitif, M. Payer et plusieurs hommes quittèrent le *Tegetthof*, accompagnés de trois chiens et munis d'un grand traîneau. Le courageux explorateur voulait pousser une reconnaissance le plus loin possible dans l'île mystérieuse. Il l'étudia le mieux qu'il put.

« Le pays, dit-il, est privé de toute trace de vie. Partout des glaciers gigantesques s'élancent des profondes solitudes des montagnes, dont les massifs s'élèvent en cônes abrupts et en hauts plateaux... Tout est d'une éblouissante blancheur. Les étages symétriques des montagnes font l'effet de colossales cristallisations superposées et formant des séries de colonnades. Nulle part, comme cela a lieu même au Groënland, au Spitzberg et à la Nouvelle-Zemble, la roche ne se montre avec sa couleur naturelle, ce qu'il faut attribuer à la condensation de l'humidité de l'air sur les parois des rochers... La température excessivement basse qui régna pendant notre excursion, exigeait de notre part d'incessantes mesures de précaution. Le thermomètre descendit jusqu'à 40° Réaumur. Le froid était surtout sensible la nuit... Tous nos vêtements étaient raidis sur notre corps, et du rhum très-concentré, que nous avions avec nous, semblait non-seulement avoir perdu sa force, mais ne plus être liquide. »

MM. Payer et Weyprecht comparent l'étendue des îles nouvellement découvertes au groupe du Spitzberg, et en ont appelé l'ensemble Terre de François-Joseph, en l'honneur de leur empereur.

Ils pensent que ces terres se composent de plusieurs agglomérations considérables, coupées de nombreux golfes, entourés d'îlots et de rochers.

Dans leurs hardies excursions, ils ont atteint 81° 5', et croient même que leur vue, du haut des montagnes, s'est portée jusqu'au 83°.

Ils abandonnèrent leur navire le 20 mai 1874. Pendant plusieurs jours, ils ne firent que quelques milles : des difficultés se dressaient, en effet, de tous côtés et semblaient vouloir les retenir. Ils comprirent que leur seule chance de salut était dans la fuite. — Les voilà donc passant de banquise en banquise, portant leurs canots au-dessus des glaces, attelés à leurs traîneaux comme des bêtes de somme.

Dans la seconde moitié de juillet, il se forme des chenaux, des flaques au milieu des glaces. La pluie tombe abondamment, la nature semble se détendre. Des courants d'air chaud annoncent que l'on approche d'une mer ouverte. Mais au moment où l'espérance pénètre dans leur âme, des glaçons forment un triple rempart autour d'eux. Les voilà de nouveau prisonniers. Haches, harpons, scies, tout est inutile ! Le 13 août, un vent plus chaud vient heureusement à souffler : ils se trouvent, pour ainsi dire, miraculeusement délivrés. Ils avancent, ils marchent jour et nuit vers

le sud. Désormais ils ont confiance, — ils croient au salut. En effet, quelque temps après, ils découvrent la mer ouverte. Ils longent la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble et, au bout de quatre-vingt-seize jours de voyage, sont recueillis par le schooner russe *Nicolai*.

De là en Norvège, ce n'était plus qu'une promenade pour ces vaillants pionniers : ils débarquèrent le 3 septembre 1874 à Vardoe.

De toutes parts, des fêtes, de véritables ovations les attendaient. On les supposait à jamais perdus ! Toutes les Sociétés géographiques de l'Europe leur ont envoyé des félicitations.

L'empereur d'Autriche leur a décerné les témoignages les plus flatteurs de reconnaissance. De pareilles œuvres sont, en effet, des entreprises nationales, elles font grandement honneur au peuple qui les encourage.

Un jour, sans doute, nous aurons aussi notre expédition au pôle Nord. Peut-être dira-t-on que les calamités de la patrie nous empêchent, nous défendent même de nous livrer à des entreprises onéreuses dont le but matériel est certainement douteux. Nous ne le croyons pas. Un pays qui veut se relever ne doit pas mépriser la gloire très-réelle de ces belles œuvres scientifiques.

RICHARD CORTAMBERG.

FABIENNE ET SON PÈRE

(SUITE.)

VIII

LA LUTTE.

Si le quatrain avait troublé Fabienne, si ces quatre rimes un peu fades avaient assiégé son esprit pendant des nuits et des jours, cette inquiétude et ces soupçons eussent redoublé en voyant son père auprès de Marthe, dans la maison de M. Martian. Là, M. Dallines n'était plus le père de famille, l'ex-professeur plié au *décorum*, obligé de se respecter lui-même et de garder dans la tenue et dans la conversation, la gravité de l'âge plus mûr et de la position plus que sérieuse : là, il ne redevenait pas lui-même, il devenait tout autre, jeune, gai, aimable et plus qu'aimable ; il cherchait à se produire, non plus comme homme politique, profond, homme de

lutte et de progrès, mais comme un diseur de bons mots dont un entrain juvénile fardait les rides et déguisait les années. Ne fallait-il pas combler l'intervalle entre lui et celle qui de son cœur ne savait rien ? Il fallait paraître jeune, alerte, et produire à Marthe l'illusion que sous ces cheveux grisonnants couvait du feu, et que cet homme, plus âgé que son oncle, pourrait cependant, grâce à la magie de l'amour, devenir le compagnon à la fois séduisant et aimant sur lequel une jeune fille voudrait appuyer sa vie. Si M. Dallines eût mieux connu Marthe, peut-être n'aurait-il pas pris tant de peine : une simple énumération des *acquêts* faits durant son mariage eût été fort bien comprise, car beaucoup de jeunes filles de nos jours, et Marthe était du nombre, entendent les affaires ; un petit aperçu d'un nouveau contrat, où une nouvelle épouse aurait eu

une part d'enfant, le moins prenant, eût valu la plus poétique des déclarations. Pas romanesque, mademoiselle Marthe! très-peu poétique aussi, quoiqu'elle déclarât aimer par-dessus tout la langue des dieux, depuis que M. Dallines avait ré-cité complaisamment en sa présence quelques poésies de sa jeunesse; bien encouragé de la sorte, il n'osa cependant glisser le quatrain: il reculait devant un aveu, devant une réponse positive, qui aurait pu être un refus: il aimait enfin!

Fabienne méditait constamment les dernières paroles de sa mère: « Ne t'oppose pas à un nouveau mariage. » Sans doute; mais était-ce cette jeune fille égoïste, calculatrice, frivole, qui devait remplacer l'épouse aimante et sainte qui était partie? Était-ce là une seconde mère pour ce pauvre Raymond? Au bout de bien peu de temps, son père lui-même ne regretterait-il pas son choix, et n'ajouterait-elle pas au poids de ses chagrins intimes celui de le voir sous un joug indigne et pesant? Elle essaya de lutter.

L'hiver et les longues soirées étaient revenus; le petit cercle avait repris ses habitudes; les amies, dispersées aux quatre points de l'horizon, revenaient au logis; on se réunissait sous les feux doux de la lampe, et Fabienne chercha à rassembler autour d'elle quelques vieux amis de son père, délaissés depuis longtemps pour la colonie Martian, et elle pria instamment une de ses cousines, veuve depuis quatre ans, de se souvenir que sa maison appartenait plus au deuil qu'à la joie; et madame Dalton accepta. Elle était la fêche choisie du carquois de Fabienne: il lui semblait impossible que la comparaison entre Élise et Marthe ne fût pas tout à l'avantage d'Élise: trente-trois ans, belle encore et surtout gracieuse, intelligente et douce, instruite et simple, ayant ce poli, cet acquis que donne l'habitude de la très-bonne compagnie, Élise possédait de plus, aux yeux de Fabienne, un charme secret: elle la savait pieuse et fervente, quoique très-modérée et très-discrète dans l'expression de ses sentiments intimes. Qu'était donc, à côté de cette femme de mérite, sérieuse et bonne, la petite Marthe, si dissipée, si frivole, si perfide peut-être?... ses coquetteries et sa hardiesse à côté de ce bon sens aiguisé, de ce caractère égal, de cette bonté qui se trahissait, de cette noblesse de cœur qui ne pouvait se déguiser? Assurément, la petite Marthe n'eût été qu'une parvenue sans mérite dans ces salons dont Élise eût été la reine... mais Marthe n'avait que vingt ans, sa coquetterie paraissait l'innocent apanage de sa jeunesse, et ses yeux, fort insidieux, savaient dire à M. Dallines que si elle paraissait, s'animait, brillait, pérorait, c'était afin de lui plaire. Et faut-il que des yeux bleus ou noirs disent davantage?

Fabienne cherchait à faire briller son amie: Élise lisait à ravir, on lut, au grand plaisir de tous, du Lamartine et même du Victor Hugo; tous applaudissaient au génie du poète et à la voix

touchante qui le faisait pénétrer au fond du cœur; seule, Marthe semblait indifférente; elle travaillait avec fureur, pendant que Fabienne et ses amies écoutaient, les mains jointes sur leurs genoux et craignaient de perdre un mot de cette harmonie enchanteresse, une modulation de cette voix sympathique. Marthe ne manquait jamais de critiquer le choix de la lecture, n'osant critiquer la lectrice; elle cherchait chicane sur le fond, sur la forme, et souvent, disons-le, M. Dallines, ce littérateur distingué, oubliait sa rhétorique et se ralliait à son avis. Un soir, Élise feuilletait la *Légende des Siècles*; elle lut le joli épisode du *Petit Roi de Galice*, dans lequel Victor Hugo a retrouvé, pour un instant fugitif, la langue des anciens jours et la simplicité touchante de l'épopée chrétienne; elle lisait d'un ton ému et ferme à la fois. A peine le dernier vers tomba-t-il de sa bouche que Marthe, jetant sa broderie sur la table, dit d'un ton délibéré:

« Que ces vieilles histoires ont peu d'attrait! qui est-ce qui peut, au nom du ciel, s'intéresser à Charlemagne et à Roland? Pour moi, je n'aime que la poésie moderne, individuelle... Tenez, j'ai lu dernièrement une élégie: *la Clef de la Maison*, qui m'a fait venir les larmes aux yeux... c'était délicieux! »

A ce mot, Fabienne pâlit: quoi! ces vers intimes, écrits sur le cercueil de sa femme, sortis tout chauds du cœur et des souvenirs, son père les avait livrés aux regards curieux de cette enfant! A son tour, les larmes lui montèrent aux yeux. Pour M. Dallines, il avait rougi et semblait contrarié, et il entama une petite thèse sur les poèmes du cycle chevaleresque, qui ne trouva point de contradicteurs; la soirée se termina ainsi.

Le lendemain, Élise vint faire une visite à Fabienne; et venant aussitôt au fait qui les préoccupait toutes deux, elle lui dit avec un sourire:

« Je renonce à mes fonctions de lectrice, ma chère petite: cela ne plaît guère à votre père, et cela déplaît visiblement à mademoiselle Marthe. Causons, faisons de la musique; elle y jouera son petit rôle, ce qui ne la contrariera pas sans doute.

— Cela me contrarie, moi, répondit Fabienne: je ne désire pas fournir à mademoiselle Didier les occasions de se mettre en scène. »

Élise regarda Fabienne dans les yeux, et lui dit:

« Elle y parviendra néanmoins, et à son but aussi, ma très-chère. Le cœur me saigne pour vous.

— Vous devinez donc?

— Hélas, oui! C'est une vieille, bien vieille histoire, et je crains bien, ma pauvre amie, que vous ne luttiez vainement contre le manège et les flatteries de cette petite.

— Elle remplacerait ma mère!

— Et avant peu, je crois. Marthe a son plan bien arrêté; elle joue bien le jeu: elle est parvenue

à persuader à M. Dallines qu'il est aimé, aimé comme s'il n'avait que trente ans, aimé pour lui-même, et abstraction faite de sa position : elle a ville gagnée, je vous assure.

— Tenez, ma cousine, dit Fabienne avec franchise, je vous confesse que j'ai vivement redouté un second mariage de mon père, quoique ma bonne et généreuse mère m'eût prévenue à cet égard. Quand j'ai vu que cet événement semblait inévitable, je n'ai plus redouté le mariage lui-même, mais la belle-mère...

— Cela se comprend, Fabienne.

— Mademoiselle Marthe ne me semble pas digne de porter le nom que ma mère a honoré; elle ne rendra pas mon pauvre père heureux, elle sera une marâtre pour Raymond...

— Probable. Mais qu'y faire?

— Si mon père avait pu s'attacher ailleurs; si, avec son esprit pénétrant, il avait vu clair dans le jeu de Marthe, et qu'il eût porté son affection sur une autre...

— Élise sourit, et dit :

« C'était moi, l'autre ? »

— Franchement, oui ! Vous m'avez dit un jour que, n'ayant pas d'enfants, vous ne seriez pas éloignée de contracter un nouveau lien, et je pensais que, déjà unies et nous aimant depuis longtemps, nous aurions pu arriver à ne faire qu'une famille. Vous m'auriez guidée et conseillée, vous auriez adopté mon pauvre frère, et enfin, vous, si éclairée, si pieuse, vous auriez ramené mon père à Dieu !

— Vous aviez compté sur moi pour cette grande œuvre ? répondit Élise en secouant la tête ; le bon Dieu n'a pas cru, sans doute, que j'eusse assez de vertu pour cela, et, vous voyez, il n'a pas incliné de ce côté-là la volonté de votre père. Je l'en remercie, car il est bien probable que je fusse restée au-dessous de ma tâche.

— Non, dit Fabienne en l'embrassant, non, je ne le crois pas.

— Faute de me mieux connaître. Moi, chère, je me retire de la lice, mais je vous y laisse, vous, en vous plaignant.

— Que faire ?

— Adorer les desseins de Dieu, qui vous envoie cette épreuve, ma pauvre Fabienne; la vie n'est pas facile tous les jours !

— Je vous assure que je plains mon père plus que je ne m'apitoie sur moi-même.

Elles se quittèrent.

IX

L'AVEU.

Il ne se trouvait pas du tout à plaindre; quoique le souvenir de sa poésie conjugale, évoqué mal à propos, l'eût un peu embarrassé, la réflexion

lui avait démontré qu'il fallait que Marthe eût une tendre prédilection pour le poète dont elle préférerait les vers improvisés à ceux du Maître lui-même; et le cœur épanoui d'orgueil, l'âme caressée par des souffles printaniers, il se rendit le lendemain soir chez son ami Martien.

On l'attendait : la table de jeu était préparée, madame Didier travaillait près de la table; Marthe lisait dans une attitude trop charmante pour être bien naturelle.

« Mon frère va rentrer, dit madame Didier; vous l'attendrez, monsieur ? »

— Oh ! volontiers, madame.

On causa; mais la conversation se traîna comme elle le fait chez des gens qui pensent à autre chose qu'à la pluie ou au beau temps, ou aux événements de la petite ville. Enfin M. Dallines, après un silence, dit d'un ton bas et caressant :

« J'ai bien envie de vous gronder, mademoiselle Marthe ! »

— Faites, monsieur.

— Pourquoi donc parler hier de ces vers ?... C'était presque une confidence que je vous avais dite tout bas à l'oreille du cœur !

— J'ignorais, répondit-elle d'un air naïf, et comme vous vous trouviez en famille, j'ai cru pouvoir parler. Grondez-moi, si vous voulez, monsieur, mais la vérité l'a emporté, et je n'ai pu m'empêcher de dire ce que je préférerais... Je suis bien fâchée de vous avoir déplu...

— Vous ! me déplaire ! ah ! mademoiselle ! ah ! Marthe ! si j'osais... si je pouvais parler... Tenez ! vous aimez les vers ? eh bien ! qu'ils parlent pour moi ! »

Il tira précipitamment de son portefeuille le quatrain qu'il y gardait, et le présenta à Marthe, elle lut à demi-voix, passa le papier à sa mère, et soulignant de la voix le dernier vers :

Et de mon cœur on ne sait rien...

« Peut-être ! dit-elle.

— Vous comprenez ! vous consentiriez ! Marthe ! madame, vous me la donneriez ! »

— Enfin ! aurait pu dire madame Didier. Mais elle se contenta, et dit avec tranquillité :

« Expliquez-vous, cher monsieur ! »

— En deux mots : j'aime mademoiselle Marthe ; mon bonheur ne peut plus me venir que d'elle, me l'accorderiez-vous ?

— Cher monsieur, je ne voudrais pas contraindre ma fille : si elle consent, je consens ; et je suis bien sûre que vous la rendrez tout à fait heureuse. Car la pauvre petite ! elle a déjà bien souffert !...

— Elle ne souffrira plus, si le cœur d'un homme peut la protéger ! Marthe ! dites, consentez-vous ? Serez-vous mienne ? »

Elle lui tendit la main avec un beau sourire, qui lui fit oublier tout ce dont il aurait dû le mieux se souvenir.

M. Martian entra à la même minute : il fut mis au courant, il applaudit des deux mains, et la soirée passa comme un rêve.

Le lendemain se leva moins agréable : M. Dallines expédia sa besogne journalière, car l'*Éclair* ne chômait jamais ; il arrangea son cours pour le soir ; puis, vers onze heures, il alla rejoindre Fabienne, qui travaillait dans la salle à manger, à la place où sa mère avait tant travaillé, tant attendu, tant prié, tant souffert. Lorsque son père entra dans la chambre, elle eut un de ces étranges pressentiments que les sciences psychologiques ne peuvent expliquer ; elle sentit qu'il allait lui parler de son mariage, et que c'était une chose faite : elle le sentit, le prévint et l'attendit...

Il s'assit auprès d'elle et la regarda avec un certain embarras : elle était encore en deuil, quoique plus de deux ans fussent écoulés depuis la mort de madame Dallines. Sa figure sérieuse et douce sortait de ce cadre sombre comme une rose blanche de son noir feuillage ; sa vue, sa ressemblance avec celle qui n'était plus, mille souvenirs de tendresse, de dévouement, d'obéissance, éveillés à sa vue, troublèrent l'âme de son père ; il hésita à parler, et resta quelques instants silencieux ; peut-être que s'il eût pu reprendre, ressaisir sa parole de la veille, il l'eût fait en ce moment-là. Fabienne leva les yeux sur lui, et elle-même provoquant l'aveu qu'elle redoutait :

« Vous aviez quelque chose à me dire, mon père ? »

— Tu me devines, dit-il, soulagé évidemment par cette première parole. Oui, ma fille, j'ai quelque chose à te confier, à t'avouer, s'il faut le dire. Tu sais, Fabienne, combien je fus heureux avec ta mère ; mais ce que tu ne sais pas, c'est à quel point le cœur de l'homme est insatiable : vivre seul m'est trop pénible...

— Et vous allez vous remarier, dit-elle. Mon père, puissiez-vous être heureux !

— Tu as deviné, dit-il, je me remarie avec la nièce de mon ami, avec Marthe Didier.

Fabienne le regarda avec des yeux humides.

« Mon père, dit-elle, ce bonheur que je vous souhaite du fond de mon âme, le goûterez-vous avec elle ? elle est si jeune ! »

— Je ne m'en plains pas !

— N'est-elle pas légère, et, malgré cela, très-personnelle ?

— Je n'ai aucune raison de le croire ; mais les jeunes filles sérieuses comme toi, Fabienne, ne peuvent comprendre ce qui sort de la ligne droite et unie. Marthe est enjouée comme un enfant ; son rire, sa vivacité donneront de la vie à cette vieille maison ; toi-même, tu t'en ressentiras : tu rajeuniras, ma pauvre fille.

— Je ne le pense pas, mon père. Je vous désirais une compagne, mais non celle-là.

— Tu es franche : tu voulais m'affubler de quelque femme de quarante ans, bien conservée, un fruit mûr, une personne d'expérience, connais-

sant la vie et le ménage... Non ! non ! mille grâces ! je veux de la sève, de la gaieté, de la vie autour de moi ! depuis plus de deux ans, nous vivons, sans reproche, dans un sépulcre, où l'on n'entend que le *Miserere*... J'en ai assez !

— Mon père, dit Fabienne avec douleur, pouvez-vous me reprocher de regretter et de pleurer ma mère ?

— Je ne fais de reproches qu'aux sentiments exagérés, et ce deuil, infiniment prolongé, en est un. Rien ne doit durer ici-bas : tout passe, tout change, tout se transforme : c'est la loi de la nature physique ; la nature morale n'a pas d'autre code, et ce serait le supplice de Mézence que de river à une ombre, si respectable qu'elle soit, un homme encore dans la plénitude de la vie ! »

Sa propre pensée l'animait et l'exaspérait ; l'opposition de Fabienne s'unissait peut-être aux reproches intérieurs de cette conscience qu'on n'étouffe jamais qu'à moitié ; et il s'irritait contre ces faibles voix, contre ces délicats murmures. Fabienne se taisait accablée par ce dédain qu'il faisait de ses sentiments les plus chers ; il lui dit avec brusquerie :

« Comprends-tu enfin ? »

— Je comprends que vous voulez vous marier avec Marthe. Soit.

— Eh bien, comment te conduiras-tu avec elle ? en ennemie ?

— Non, mon père, jamais : je serai son amie, je ne puis dire sa fille, elle est plus jeune que moi, et je ne lui demanderai qu'une chose, c'est de prendre bien soin de vous, de respecter votre nom et d'avoir une âme maternelle pour Raymond.

— Raymond ? mais elle l'adore !

— Qu'elle l'aime seulement.

— Vraiment, tu es incroyable ! Marthe ne peut faire rien de bien selon toi !

— Pardon, mon père : qu'elle vous rende heureux et qu'elle dirige bien Raymond, et je vous assure que je lui serai toujours bien dévouée.

— C'est fort heureux. Et à propos, tu quitteras pour le mariage cette friperie noire ? »

Il toucha la robe de Fabienne ; elle inclina la tête ; il s'en alla après avoir cueilli un brin de réséda dans la jardinière.

« Oh ! maman, se dit-elle, je ne présumais pas qu'il y eût de plus dur moment que celui où je vous ai perdue ! Quel calice ! »

Il s'en présenta un autre ; quelques heures après, madame Didier et sa fille s'empressèrent de faire visite à Fabienne ; elles avaient choisi l'heure où le cours retenait le professeur loin de sa maison... Marthe entra, espiègle, souriante ; elle se jeta au cou de Fabienne, et celle-ci fit, à coup sûr, un acte de vertu héroïque en lui rendant son baiser.

« Vous savez, vous savez la grande nouvelle ? »

— Mon père me l'a apprise.

— Et vous ne vous en faites pas de chagrin, n'est-ce pas ? nous vivrons ensemble comme deux sœurs, tout à fait. Qu'est-ce que je demande, moi ?

que votre père soit heureux, que nous vivions ensemble d'une bonne petite vie, en voyant le monde qu'on peut voir ici, en ayant les plaisirs qu'on peut avoir ici....

— Oh ! Marthe n'est pas ambitieuse, à coup sûr, ajouta madame Didier ; la vie de famille, voilà le vœu de son cœur.

— Tant mieux, dit Fabienne, nous pourrions la lui offrir ; et dès ce moment, je lui recommande le bonheur de mon père et celui de mon frère.

— Raymond ! mais c'est mon ami ! Où est-il donc ? nous nous entendrions à ravir.

— Ma fille, il faudra lui parler raison... C'est une tête que Raymond.

— Un si bon cœur ! Et puis, chère Fabienne, vous serez bien aimable, n'est-ce pas ? vous continuerez à conduire le ménage ? Moi, d'abord, je n'y entends rien : je n'aime pas les comptes, jusqu'ici je n'ai jamais rien fait autre chose que lire et broder.

— Si vous le permettez, répondit Fabienne, je

vous mettrai au courant, et puis, je résignerai le sceptre.

— Le plus tard possible, mademoiselle Fabienne. Il y a tant à voir, tant à faire dans une vaste maison comme celle-ci. Quelle belle habitation ! »

Les yeux ravis de madame Didier parcouraient ce salon vaste et richement meublé, ces bronzes, ces objets d'art, ces tableaux venus par héritage, tout ce qui indiquait la possession d'une fortune modeste, mais bien établie. Marthe regardait aussi en se jouant ; elle examinait la pendule, les coupes, les beaux livres placés sur une table antique ; elle riait comme un enfant ; mais si un lorgnon magique avait pu lire dans sa pensée, il y aurait vu ceci :

« Toutes ces belles choses sont l'héritage de M. Vital, elles appartiennent à Fabienne et au petit ; c'est bien fâcheux, fâcheux.... »

La visite finit, et Fabienne passa la soirée toute seule et put pleurer à son aise.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

AU PUY-ROCHEUX

(SUITE ET FIN.)

A partir de ce moment, Eulalie se retira au second plan pour laisser la première place à la bergère à laquelle Louise s'attachait avec l'énergie passionnée qu'elle montrait par instants. Elle questionnait la jeune fille tout le jour, comme si ses paroles lui eussent révélé un monde nouveau dans lequel elle aimait à pénétrer ; et Solange faisait ainsi, sans s'en douter, des églogues et des idylles pleines de charme.

Elle racontait la rude vie du peuple, ennoblie par la tâche remplie, poétisée par l'amour échangé.

Louise rêvait en l'écoutant ; des horizons austères et doux se dévoilaient pour elle ; elle commençait à comprendre la vie ; ce n'était déjà plus l'enfant romanesque rêvant un chevalier servant à la flamme impossible...

Elle descendait des hauteurs nuageuses dans lesquelles elle avait plané pour suivre le chemin de tous ; et sur les bords de cette route battue, elle voyait des fleurs s'épanouir, et sentait des parfums s'exhaler ; fleurs qu'il lui eût été doux de

cueillir, parfums qu'elle eût voulu respirer, même au prix de la fatigue du voyage... Puis, songeant avec désespoir à son mari, elle murmurait : « Ah ! s'il m'eût aimé ! »

Pour lui, debout derrière les vieilles colonnes, il s'enivrait au son de cette voix ; il s'identifiait avec les impressions de cette âme, et vingt fois il fut sur le point de s'élancer de sa cachette pour couvrir de baisers cette tête brune qui devenait sérieuse d'heure en heure.

Un matin elle demanda avec hésitation si le facteur n'avait pas apporté de lettre d'Angleterre.

Eulalie se troubla sans répondre, Solange rougit et Gaston eut un élan de joie.

Il s'éteignit bientôt.

Sa femme s'était endormie la veille, presque souriante ; elle s'éveillait inquiète et agitée ; sa voix était en même temps faible et brève, elle paraissait à la fois impatiente et découragée.

Le vent du nord avait soufflé toute la nuit, et quand le jour se leva blafard, la neige commençait à tomber ; en peu de temps elle emplissait la vallée et

blanchit les montagnes : c'était la première neige, et les corbeaux la saluaient avec des croassements lugubres.

De tous côtés, dans la campagne, les cloches lançaient des glas funèbres; c'était le jour des Morts, et les villageois en deuil s'acheminaient silencieux vers les églises et les cimetières.

Malgré le froid déjà vif, Louise avait fait ouvrir sa fenêtre, et assistait de loin à cette fête de la mort.

Elle songea aux tombes qui avaient englouti ceux qu'elle aimait, et pleura.

Elle songea à cette autre tombe du cœur refermée sur ses espérances, et pleura plus longtemps...

Elle fut brusque avec Eulalie, indifférente avec Solange, silencieuse sans que l'on sût pourquoi, et Gaston pressentit une nouvelle crise qui lui fit peur.

Cependant elle eut bientôt un retour de cette bonté qui la rendait si ravissante jadis :

Elle regarda doucement ces deux pauvres femmes, orphelines comme elle, déshéritées comme elle de tendresse et de bonheur.

Elle s'émut devant cette vieille fille, dont la vie n'avait été qu'une longue épreuve.

Elle s'attendrit devant cette enfant qui avait déjà commencé la lutte, et passerait par les mêmes phases.

Elle se révolta contre la fatalité qui semblait peser sur cette existence, et voulut lui donner le rayon de soleil dont elle manquait elle-même :

« Solange, lui dit-elle, tu as dix-huit ans; on se marie à cet âge; n'y as-tu jamais songé? »

Solange baissa la tête et resta silencieuse. Louise, à demi-soulevée sur son oreiller, insista :

« Solange, tu as dix-huit ans; ne t'a-t-on jamais demandée en mariage? »

— Si fait, bien, madame; deux fois.

— Et tu as refusé? Pourquoi?

— La première fois, continua la bergère avec effort, c'était un vieux; il avait bien trente ans, je crois, et me reconnaissait cinq cents francs de jeunesse.

— Cinq cents francs de jeunesse?...

— Mais oui, madame; c'est toujours comme ça quand les jeunes épousent les vieux. Tout le monde me disait que j'étais folle de refuser : il avait deux bœufs, une bonne réputation, une châtaigneraie, de la santé, un champ, une maison et de l'argent placé. Mais on chuchottait de vilaines choses sur le compte de sa mère; et puis il était trop vieux pour moi... enfin je ne l'aimais pas.

— Aimer!... pensa Louise, tout est donc là! Et l'autre? fit-elle après un silence.

— L'autre, madame, continua la jeune fille en hésitant, l'autre... a vingt ans. Il est beau, brave et pauvre; malgré cette pauvreté, nous aurions pu être heureux en travaillant; le bon Dieu ne l'a pas permis... Le père de Léonard voulait lui faire

épouser une fille riche qui en est folle; c'était tous les jours des raisons entre le père et le fils; et puis Léonard est devenu tout chose. Quand il me parlait, ce n'était plus comme autrefois, et j'ai pensé qu'il tournait peut-être aux idées de son père. Ah! que ça m'a fait mal! Je me suis dit qu'il se trouverait malheureux de sa pauvreté avec moi et qu'alors il ne m'aimerait plus... ne plus m'aimer! oh! qu'il devrait souffrir pour en arriver là! Alors, j'ai pris mon grand courage à deux mains, et j'ai osé... oui madame, j'ai bien osé faire ce mensonge... je lui ai dit que je ne l'aimais plus, et que j'avais changé d'idée et que j'étais faite comme ça... et... qu'il pouvait épouser la Madeleine... Il a tout cru, le malheureux, mais il n'a pas épousé la Madeleine, et il est parti aux maçons le printemps dernier. »

Solange allait éclater en sanglots; Louise s'en aperçut, la baisa au front pour la première fois et demanda de quoi écrire au père de Léonard, ajoutant que Solange méritait d'être consolée et qu'elle le serait bientôt.

Puis d'un ton d'autorité qu'on ne lui connaissait pas encore, elle dit qu'elle se sentait assez forte pour se lever, se fit habiller, exprima comme un ordre son désir de rester seule, et envoya ses compagnes aux vêpres des Morts qui sonnaient à Savennes.

Ces vêpres-là devaient faire époque dans sa vie.

V

Louise, restée seule, s'assit dans l'embrasure de la haute croisée qui éclairait sa chambre et se mit à songer.

Les événements des jours précédents lui faisaient l'effet d'un cauchemar douloureux, et l'instant présent lui était lourd à porter.

Elle regarda autour d'elle avec une sorte d'effroi. Des coins sombres de cette vaste pièce, semblaient venir à elle des bouffées de tristesse et d'ennui; les vieilles tapisseries lui avaient paru s'animer dans son délire : elle s'en souvint et frissonna. Chacun des objets qui l'entouraient lui rappelait une souffrance; en un instant cette chambre lui devint insupportable; elle étouffait dans son atmosphère, et sentit le besoin de la fuir quelque temps.

Appuyée sur le bras du vieux Martial, elle descendit au salon, et pendant qu'on allumait un grand feu dans la cheminée de pierre sculptée, elle ouvrit un magnifique piano de Pleyel, qu'elle avait envoyé de Paris quelques jours avant son arrivée, et laissa ses doigts amaigris errer sur les touches encore vierges.

Avec un sentiment profond de la musique, Louise était une assez pauvre exécutante, mais

elle avait une voix superbe qui ne laissait jamais froids ceux qui l'entendaient.

Triste à mourir, mais honteuse de pleurer sur elle-même, elle se mit à chanter comme pour exhiler sa douleur contenue, et si on l'eût alors écoutée, nul ne se fût mépris sur ce chant.

Sa voix, faible encore et inégale, n'arrivait à Gaston que dans les notes élevées et néanmoins il distingua le *Miserere du Trouvère*; sa femme n'avait jamais voulu le chanter pour lui.

Libre enfin de sortir de sa cachette, il arpente cette chambre qu'il a traversée tant de fois sans bruit, pendant que Louise malade dormait quelques heures.

Lui aussi recommence en esprit les jours écoulés; des flots de pensées et de sentiments se heurtent dans sa tête et dans son cœur; il eut voulu les dire à quelqu'un et se soulager un peu du poids qui l'oppressait, mais nul confident n'était à sa portée, et ne pouvant parler, il résolut d'écrire.

La plume dont Louise venait de tracer son billet au vieux paysan était encore humide, il la prit, la baisa, et commença une de ces lettres où l'âme passe tout entière, et que peu de gens sont dignes de recevoir.

Elle s'adressait à son meilleur ami, un autre lui-même, un vaillant courage qui avait à recommencer chaque jour une tâche surhumaine de dévouement stérile, et ne la trouvait pas trop lourde.

Gaston l'avait fort négligé depuis son mariage; l'ami le croyait heureux et attendait.

Après avoir dit ses espérances, le jeune homme en racontait le renversement. Les épines de cette chaîne fleurie qu'il avait cru tresser se montraient une à une. Il faisait de sa femme un séduisant portrait: c'était une adorable enfant et il l'avait adorée tout de suite: mais son culte trop silencieux peut-être ne l'avait point émue... était-il incompris ou dédaigné?...

Et pourtant, qu'il aimait encore cette insensible Galathée! Tant de tendresse ne pourrait-elle suffire au bonheur d'une femme? N'y croirait-elle pas? Ne la comprendrait-elle jamais? Ah! si elle lui en eût rendu, elle, la centième partie, il aurait encore trouvé sa part de bonheur assez large en ce monde!

Il continuait ainsi longtemps, s'exaltant davantage à chaque ligne, et trouvant, pour se révéler à l'ami absent, cette éloquence du cœur, qui va toujours droit à un autre cœur.

Et Louise chantait toujours le *Miserere*... Sa lettre terminée, il ne la cacheta point. Appuyant son front sur sa main, il écouta le concert d'harmonies lugubres qui montaient jusqu'à lui: dans le lointain, les cloches sonnaient; des bandes d'oiseaux voyageurs traversaient le ciel en criant; le vent s'engouffrait dans les hautes cheminées du château avec des accords de harpes éoliennes et le

chant de Louise planait sur ces voix mélancoliques, plus faible d'instant en instant.

Ces harmonies tristes furent un apaisement pour le jeune homme; il se laissa bercer par elles et peu à peu le flot brûlant qui grondait en lui, devint plus calme; puis l'être immatériel surexcité à si haut point, fléchit; la nature physique avec ses exigences reprit ses droits, et Gaston qui n'avait pas fermé les yeux depuis son retour à Puy-Rocheux, s'endormit d'un sommeil lourd qui promettait de durer longtemps.

Les oiseaux criaient encore; le vent pleurait toujours, mais Louise et les cloches ne chantaient plus.

Dans l'église de Savennes, les sanglots des fidèles entrecoupaient les vêpres des Morts. Au salon de Puy-Rocheux, la voix de la jeune femme s'était brisée en une dernière note ressemblant à un cri.

Malgré son besoin de solitude, elle se sentait trop seule; en dépit du feu qui flambait, elle grelottait devant l'âtre. Sa chambre était plus chaude, elle y remonta, cette fois sans le secours de Martial.

Arrivée sur le seuil, elle ne put retenir un cri de surprise et d'effroi:

Un homme était là devant sa table, le dos tourné à la porte et la tête sur sa main!

Malgré sa frayeur, elle avança d'un pas et reconnut Gaston! Mais Gaston si pâle, si chancelant qu'il semblait avoir souffert plus qu'elle.

Gaston à Puy-Rocheux, en cet état et dans de telles circonstances!

Cette fois, il ressemblait à son idéal de jeune fille. N'était-ce point encore un rêve enfanté par la fièvre?

Il allait s'éveiller sans doute. Que se passerait-il entre-eux? Les yeux de la jeune femme tombèrent alors sur la lettre ouverte encore qu'il venait d'écrire.

Elle y vit son nom répété si souvent qu'elle fut prise d'une invincible curiosité; sa délicatesse eut beau protester; elle commença cette lecture étrange et y trouva tant d'intérêt, dès les premières lignes, que l'ordre seul de Dieu aurait pu l'empêcher de continuer.

A mesure qu'elle avançait, sa poitrine se gonflait ses yeux se mouillaient; l'expression hautaine de sa physionomie tombait comme par enchantement; elle devenait l'adorable enfant si séduisante, un jour, sous sa couronne d'oranger.

Quand elle en fut aux veilles récentes de Gaston, à ses angoisses durant sa fièvre, à ses désespoirs auprès de son chevet, elle comprit pourquoi ce front était si pâle et ces paupières si fatiguées... elle fut envahie par un immense remords et une immense tendresse, et se penchant vers ce front triste, elle y posa un long baiser: son premier baiser d'épouse.

Indiquer le réveil de Gaston, c'est raconter la scène qui suivit.

Rêves de bonheur, projets d'avenir, intimes épanchements, silences expressifs, attendrissements, larmes de joie. Preux chevaliers de la vieille tapisserie, aviez-vous jamais assisté à semblable fête?

Néanmoins, il fallut redescendre du ciel sur la terre, et la voix d'Eulalie opéra cet inopportun prodige.

La bonne fille avait appris de Martial, dans la cour, que madame était descendue au salon, qu'elle avait chanté longtemps et qu'elle était remontée seule dans sa chambre où personne n'avait osé pénétrer, madame n'ayant point sonné.

Eulalie pensa l'y trouver à demi-morte et devint blême et tremblante :

« L'imprudente ! gémissait-elle en gravissant l'escalier ; mais aussi, c'est ma faute ; je n'aurais pas dû la quitter, malheureuse que je suis ! Ma pauvre enfant ! ma pauvre enfant ! »

Qu'on juge de son étonnement quand elle se précipita haletante chez sa pauvre enfant !

Elle crut à un miracle et au fait n'en avait-elle pas un peu le droit ?

Solange, arrêtée en bas par l'appel répété d'une voix chevrotante qu'elle connaissait bien, se retourna et vit s'avancer poudré par la neige, ce vieux père de Léonard.

Prise

« Eh ! bonjour donc, ma vieille, lui cria le bonhomme, employant ainsi la plus caressante expression des paysans creusoï ; tu vas si vite qu'on ne peut pas te joindre pour te demander tes portements. Je ne te savais pas ici et je te fais mon compliment d'y être ; je viens de l'apprendre par une lettre de madame la comtesse que le jardinier du château m'a remise au sortir du moutiers. M. l'instituteur me l'a lue tout de suite et me voilà. Malheureux ! c'est y un honneur qu'une belle dame comme ça me dise de venir lui parler ! Conduis-moi près d'elle, hein, ma vieille, puisque tu es déjà à son accoutumance. »

On devine pourquoi Louise avait fait venir le père de Léonard : désormais Solange avait une dot, on détrompait le pauvre amoureux qui croyait oublié, et la belle Madeleine rentrait le néant.

Tout le monde fut donc heureux ce soir-là au château :

Les serveurs ; madame était guérie ; Madeleine ; elle avait ouvert à la fois les yeux et le cœur ;

Monsieur, parce qu'il avait retrouvé madame ;

Solange, parce qu'elle allait épouser Léonard qui reviendrait sous peu de jours ;

Et Eulalie, parce que la vue du bonheur des autres lui suffisait.

La fête des Morts fut joyeuse, sans doute aussi, dans l'autre monde, pour ceux de Louise et de Solange qui purent, délivrés, contempler d'en haut ce petit point de la terre qui ressemblait au paradis.

Et maintenant, l'histoire est-elle finie ?

Oui et non.

Oui, si l'on trouve monotone d'assister à un bonheur sans nuages où le lendemain est comme la veille. Non, si l'on veut voir des heureux faisant des heureux.

Et vraiment l'âge d'or semble arrivé pour cette parcelle de la Creuse qui ne l'avait point connu.

Le Puy-Rocheux ne sera plus désert ; Gaston et Louise ont trop de raisons de s'y trouver bien ; les émigrants des environs sont moins nombreux, parce que les richesses du jeune ménage paient les labeurs de leurs bras. Gaston fait des merveilles en agriculture ; il aura sans doute l'honneur d'honneur au prochain concours ; mais, triompher, c'est d'être utile.

En levoyant draps et couvertures, on a vu dans les arides comme il le faut, pour le secours de sa bourse, donner ses conseils.

La nouveauté de Louise sa folie, son enlacement d'elle, son mariage dans la réalité, faire d'elle une tâche.

Solange l'a présentée à quelques-uns de sa famille qui sont encore à Quéret et qui raffolent d'elle ; elle a été des bals de cet hôte dans la petite ville et elle a eu le bon goût de s'y amuser. On dit qu'elle prépare pour l'été prochain une magnifique dans les bois de Rocheux. Nous ne pouvons affirmer que ce sera fête si elle a lieu, nous savons bien qu'il y aura aussi chez les pauvres des environs.

Solange et son mari sont installés au château.

Eulalie engraisse de joie, mais par une habitude invétérée, elle dit encore tous les jours : « Ma pauvre enfant ! »

Martial n'ose plus monter le vieux Griz.

MÉLANIE BOUTOTTE.



LE BÉGALEMENT

La pénible infirmité que Démosthènes combattait en marchant le long des flots bruyants et en mâchant les cailloux du rivage, est moins fréquente, dit-on, chez la femme que chez l'homme, mais si elle afflige un membre de la famille, tous en souffrent : parmi les multiples disgrâces infligées à la pauvre race humaine, il en est peu qui réagissent davantage sur le caractère ; les bègues sont, en général, tristes et timides, car on rit du bègue, on en rit à l'école quand il est petit, et, plus tard, un sourire involontaire effleure parfois la lèvre des plus bienveillants, en présence de ces efforts, de ces méprises, de ces convulsions de la langue que la volonté ne saurait maîtriser et, comme le dit l'excellent auteur auquel nous empruntons ces détails : « Ce que le bégaiement a causé de souffrances, paralysé de talents, étouffé de généreuse activité, vous ne le saurez jamais. »

Le bégaiement est souvent une infirmité constitutionnelle, quelquefois aussi, il est un résultat de l'imitation ; un enfant élevé par une servante bègue, bégaiera ; un autre qui a ri d'un bègue et l'a contrefait, bégaiera à son tour ; des enfants placés sous la direction de personnes sévères, qui les menacent et les effraient, bégaiement par peur et continueront à bégayer sans pouvoir s'en défendre ; cette infirmité est souvent intermittente ; la timidité la cause, la colère, la surprise, la font cesser momentanément ; le fils de Crésus ne triompha pas, non du bégaiement, mais de la mutité, sous l'empire d'une émotion passionnée ; lorsqu'il cria au soldat qui allait tuer son père :

« Ne frappe pas Crésus ! »

Mais l'émotion passée, l'infirmité reparait.

Jusqu'ici, les procédés curatifs ont été aussi nombreux que peu satisfaisants ; depuis Hippocrate jusqu'à Velpeau, tous les maîtres de la science ont donné leur avis, préconisé des traitements et des opérations, dont jamais le résultat n'a répondu à

l'attente ; quelques-uns de ces procédés chirurgicaux offraient du danger pour la vie ; on y renonça, et médecins et chirurgiens se déclarèrent à peu près désarmés devant cette triste infirmité. Ce fut alors (1865) qu'un simple instituteur primaire, nommé Chervin, né dans le département du Rhône, entreprit de guérir un enfant bègue, qui se trouvait parmi ses élèves, et il y réussit. C'était la providence qui lui montrait sa voie : il résolut de consacrer sa vie à la guérison des bègues. Il étudia, il compara, il réfléchit, et il parvint à créer une méthode facile et sûre. Il reconnut que le bégaiement est un défaut d'harmonie entre la volonté, le cerveau et les organes de la voix, un désordre dans la machine humaine, et que la guérison du bégaiement était une œuvre d'éducation plus encore qu'une pratique de thérapeutique ; il créa une série d'exercices par lesquels il tend à corriger, chez les élèves, l'acte complexe de la parole humaine.

Nous ne pouvons entrer ici dans le minutieux détail de cette éducation ; nous nous bornons à affirmer que nous avons vu des résultats admirables et inespérés ; des enfants, des jeunes garçons, des jeunes filles, qui n'avaient jamais parlé d'une manière distincte et suivie, ont recouvré la liberté de la langue, la facile émission de la voix, ont repris leur rang dans la famille, ont reconquis leurs chances d'avenir, et à chaque jouissance qu'ils goûtent dans la société de leurs amis, ils rendent grâce au savant modeste et bon qui les a dirigés et guéris. *Vingt jours* de traitement suffisent en général. Nous appelons sur ces petites indications l'attention de toutes nos lectrices : toutes les aumônes ne se font point par la bourse, et un conseil utile et consolant peut valoir plus que l'or et l'argent.

M. Chervin a un institut à Paris, *avenue d'Eylau*, 90, un à Lyon et un à Lille.

M. B.

CONSOLATION

A un vieillard devenu aveugle.

Oui, ton malheur m'émeut d'une pitié profonde ;
Oui, tout mon cœur te plaint, ô vieillard noble et doux ;
D'infortune plus grande, il n'en est guère au monde ;
Dieu frappe rarement de plus sensibles coups.

Encore si ton âme, épaisse, languissante,
Ainsi qu'il s'en rencontre à chacun de nos pas,
Devant les dons qu'épand la nature puissante,
Avait eu de ces yeux qui voient pour ne voir pas ;

Ton sort serait moins dur, moins affreuse ta perte ;
Elle m'inspirerait moins de compassion :
Qu'importe que l'on mure une fenêtre ouverte,
Si nul regard n'y vient chercher d'émotion ?

Mais en toi le ciel mit une âme de poète,
Et l'eau, les bois, les fleurs, le soleil d'or qui luit,
A tes yeux apportaient une éternelle fête...
Et les voila plongés dans l'éternelle nuit !...

Non ! non ! leur nuit n'est pas pour rester éternelle :
Chrétien, souffre un instant avec docilité,
Et la main de ce Dieu qui voila ta prunelle,
L'inondera là-haut d'immuable clarté !

ÉMILE GRIMAUD.

REVUE MUSICALE

LES CONCERTS

DEPUIS l'abondante moisson d'opéras et d'opérettes que nous avons placée, le mois dernier, sous les yeux de nos lectrices, il ne s'est rien produit de nouveau dans les théâtres lyriques. En revanche, d'innombrables concerts, dont nous voulons aussi parler, afin d'initier notre public à tout ce qui s'écrit, se joue et se chante à Paris, musicalement parlant, ont apporté de très-sérieuses jouissances aux oreilles délicates des dilettanti.

Qu'on nous permette de ne pas procéder par ordre de dates, il faudrait, pour être absolument exact, en ce cas, la plume et la mémoire d'un comptable ; mais nous nous efforcerons de nous rappeler les soirées les plus intéressantes auxquelles nous avons assisté ; mentionnant avec soin les noms des organisateurs et des artistes qui, par leur zèle, leur intelligence et leur talent, travaillent à populariser en France le goût de la belle et grande musique.

Ainsi que nous l'avions prévu, la Société des concerts du Conservatoire n'a pas voulu laisser partir madame Patey, sans lui faire les honneurs de son public. La grande artiste a obtenu une ovation qui fera époque dans sa carrière artistique. Très en voix et maîtresse d'elle-même, madame Patey a chanté l'air d'*Élie* de Mendelssohn et celui du *Messie*, avec cette émotion sobre et contenue, cette pureté de diction et cette ampleur de style qui sont la nature même de son admirable talent. Rappelée avec une insistance enthousiaste, elle a dû redire, aux acclamations de la salle entière, la délicieuse cantilène :

Il garde ses ouailles,

dont la mélodie si simple et si touchante a mouillé tous les yeux de larmes. De son côté, madame Montigny-Remaury a brillamment réussi dans le *concerto* de M. Saint-Saëns, une œuvre véritable, qui place son auteur d'une façon exceptionnelle dans la pléiade des compositeurs.

Un autre concert non moins remarquable a été organisé au Conservatoire par le capitaine Voyer, sous les auspices de madame la maréchale de Mac-Mahon, au profit des jeunes ouvriers de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Le capitaine-virtuose s'est couvert de lauriers dans le concert-stuck de

Weber ; quant à madame Miolan-Carvalho, elle a obtenu un nouveau triomphe dans l'*Ave Maria* de Gounod, dans une scène de la Marie-Magdeleine de Massenet, et dans le duo de Mireille, chanté avec le ténor Duchesne.

Très-brillante soirée chez madame la comtesse Duchatel, où M. Danbé avait transporté son excellent orchestre. Une *gayotte* de Lulli, un fragment du *Ballet de la Reine* de Beaulieu ont excité un vif enthousiasme. La *Pastorale* de Philémon et Baucis, puis le menuet de l'*Arlésienne* ont été très-chaudeusement applaudis, ainsi que la danse des Pirates, du *Diable amoureux* de Reber. Ce concert improvisé a fait tant de plaisir aux invités de la maison que madame la comtesse Duchatel a immédiatement pris jour avec M. Danbé pour une nouvelle séance, dans laquelle on devra entendre le quatuor vocal si habilement dirigé par M. J. Heyberger.

La vogue est décidément aux oratorios ; on peut s'en rendre compte par le succès qu'a obtenu, dimanche dernier, aux Concerts populaires, l'exécution des *Saisons*, d'Haydn ; les solos de cette œuvre charmante, si pleine d'inspiration, de jeunesse et de fraîcheur, étaient chantés par madame Fursch-Madier, MM. Bouhy et Coppel, qui ont interprété l'œuvre du maître avec un style et un goût parfaits.

Parmi les morceaux qui ont obtenu le plus de succès, nous signalerons le merveilleux chant de joie qui termine la première partie ; le joli air de Simon :

Sur la verte colline,

et l'air de Jeanne avec solo de cor :

De nos cœurs, ô jouissance !

En somme, les *Saisons* ont procuré un vif plaisir aux auditeurs, et l'on assure que M. Pasdeloup va organiser de nouvelles exécutions de cet oratorio.

Les sympathiques et habiles directeurs de l'*Institut Musical*, M. et madame Oscar Comettant, réunissaient dernièrement chez eux un public des plus brillants. Au milieu d'une quantité de femmes élégantes, appartenant au meilleur monde, et qui, de même que messieurs Marmontel, Alard, Garcia

Edouard Batiste, etc., suivent les cours de l'Institut musical, on remarquait messieurs Leo Delibes, Mermet, Massenet, Guiraud, Joncière, Eugène Diaz, Le Couppey, Mathias, Réty, secrétaire du Conservatoire, Dubreuil, Marcelle, Frédéric Kastner et une foule d'autres qu'on trouve toujours aux soirées de *great attraction*. Sous ce rapport celle de M. Oscar Comettant n'a rien laissé à désirer. Indépendamment de madame Carvalho, éblouissante de verve, de style et de voix, on y a applaudi le violoncelliste Davidoff, et le grand violoniste Henri Wieniawski. La plus élégante de toutes les pianistes à la mode, madame Essipoff, a fait entendre les dernières notes mélodieuses de cette ravissante soirée.

L'*Harmonie sacrée* vient de donner tout récemment son premier festival. Le programme se composait d'un choix de morceaux du *Messie* et de *Judas Machabée*, de Hændel, d'un air d'*Elie*, de Mendelssohn, et de *Gallia*, de Gounod. L'exécution a été parfaite, on pourrait presque dire merveilleuse. Aussi la vaste salle du cirque des Champs-Élysées, remplie de monde, ne nous a jamais paru plus enthousiaste. Madame Patey, dans l'admirable cantilène du *Messie* a été de nouveau acclamée et rappelée d'une voix unanime. L'exécution de *Gallia*, où mademoiselle Howe s'est tout à fait distinguée, a pris les proportions d'un triomphe pour M. Lamoureux qui avait monté l'œuvre avec un soin particulier. Gounod, qui assistait à cette belle exécution, a été appelé avec une telle insistance, qu'il a dû monter sur l'estrade, puis est arrivé le chœur de *Judas Machabée*

Lève la tête,
Peuple d'Israël,

que le public exalté a voulu, mais inutilement, faire redire. Madame Brunet-Lafleur a eu beaucoup de succès dans le bel air

O maître auguste!

qu'elle a admirablement chanté. Bref, cette soirée a été splendide.

Les matinées caractéristiques de mademoiselle Marie Dumas ont obtenu, cet hiver, une vogue justement méritée. Voici le programme de la matinée Louis XIV : La belle madame Pauline Boutine a fait entendre un air du prologue de *Thésée*, de Lulli; une ariette de la *Mascarade de Versailles*, également de Lulli, et chantée naguère par madame Damoreau-Cinti; puis l'air d'*Iphigénie en Tauride*, de Campra, que Dupré a remis en honneur, dans le tome II de la *Mélodie*. M. Michel Lefort a fait applaudir une chanson du fameux Michel Lambert (1660) et l'aubade de Delieux sur paroles de Molière. M. André Wormser prêtait sa brillante exécution à deux pièces inédites de son maître, M. Marmontel. M. Alterman, violoniste de bonne école, a joué la *Pavane*

favorite de Louis XIV. M. Dolmetch avait ouvert le programme avec la marche du *Médecin malgré lui*. La littérature du grand siècle s'est mêlée au programme musical. Un des meilleurs élèves de M. Régnier, M. Martin, a fait le récit du *Cid*. Mademoiselle Marie Dumas lisait, disait et jouait du Molière, du la Fontaine et du Bensérade. On voit que les matinées caractéristiques justifient amplement le bruit qui se fait autour d'elles.

Le sympathique pianiste-compositeur, Louis Diémer, ouvrait, il y a peu de jours, la série de ses soirées; il suffirait de nommer les artistes qui s'étaient empressés de répondre à son premier appel : Godefroid, le roi des harpistes, qui a fait entendre deux merveilleux morceaux composés par lui; Sarasate, toujours parfait, qui, cette fois, avait choisi une romance de Bruhms et une superbe fantaisie de Wieniawski; puis Léon Jacquart, le digne successeur de Franchomme, au premier pupitre des violoncellistes français. M. Louis Diémer s'est surpassé dans un trio de Schubert et dans une sonate de Rubenstein. Jules Lefort, qui voudrait n'être plus que professeur, et qu'on réclame comme virtuose, est venu chanter l'air du *Chaperon* de Boieldieu et une romance de Diémer: *L'Amour qui passe*.

Après le concert, mademoiselle Marie Dumas a retenu sous le charme de sa fantaisie tout ce brillant auditoire.

Il y aurait quelques observations de détail à présenter au sujet de l'exécution du bel oratorio de Berlioz, *l'Enfance du Christ*, que M. Colonne a fait exécuter au concert du Châtelet. Certaines nuances insuffisamment indiquées, certaines altérations de mouvement, appelleraient la critique. Cependant l'ensemble mérite des éloges que nous ne marchandons pas au jeune chef d'orchestre, et l'œuvre si éminente du compositeur a été accueillie par le public avec une chaleur qui témoignait de sa satisfaction. Les dilettanti français finissent enfin par s'apercevoir que Berlioz était un homme de génie. Maintenant que le maître est mort, on en viendra sans doute à lui rendre justice.

L'orchestre et les chœurs de l'association artistique ont fort bien marché sous la direction de M. Colonne, et madame Galli-Marié s'est distinguée ainsi que le ténor Prunet, dans l'exécution des solos de *l'Enfance du Christ*.

Nous ne voulons pas terminer sans dire quelques mots de *Geneviève de Brabant*, représentée ces jours-ci au théâtre de la Gaité.

Dans le bon vieux temps, l'étable où se tenait la veillée campagnarde, retentissait de la fameuse complainte en trente couplets, échappée à la poussière de la légende brabançonne. Golo inspirait une terreur profonde, et la vertueuse Geneviève exaltait l'imagination des maris et des mères, c'est sur ce thème qu'on a échafaudé une pièce où il se trouve tant de choses qu'il est absolument impossible d'en détailler aucune. Fées, ballets,

panoramas, défilés, tout se pousse, se croise, s'enchevêtre, de façon à donner le vertige. La lumière électrique y éclaire les exhibitions les plus inattendues, les contrastes les plus étranges, depuis le cabriolet jusqu'au ballon, depuis la locomotive jusqu'aux divinités de l'Olympe. Cherchez la musique en tout ceci, vous ne pouvez la distinguer. Elle court, elle saute, elle est partout et nulle part. Offenbach, égaré dans ce kaléidoscope n'a pu y retrouver les fils rompus de son inspiration habituelle.

Les nouvelles compositions pour orgue de A. Guilleman ont un succès toujours croissant. Son recueil de *l'Organiste pratique* est un excellent ouvrage que nous recommandons ici, comme l'un des meilleurs parus jusqu'à ce jour.

Disons en terminant que le *Credo*, de Faure, poésie de Paul de Chazot, est une des pages les plus distinguées de notre grand chanteur.

MARIE LASSAVER.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

ARRANGEMENT D'UNE MAISON DE CAMPAGNE

VESTIBULE.

Peint en stuc. Au plafond, une lanterne en verre dépoli; rideaux de coutil rayé blanc et gris; devant la fenêtre, une suspension avec des plantes retombantes. Canapé en jonc. Une horloge en forme de chalet. Un baromètre. Au pied de l'escalier, un vase en faïence avec une plante verte, dracéna ou caoutchouc.

SALLE A MANGER.

Papier bois. Rideaux et portières fond nankin avec de grands rames. Table et buffet en sapin avec moulures de bambou; chaises idem, garnies de canne. Parquet ciré et couvert sous l'étendue de la table, d'une natte de Chine. Sur la cheminée, grande glace, deux vases ou cornets et une corbeille remplis de fleurs.

SALON.

Papier blanc. Rideaux, portières, lambrequin de la cheminée, housses des chaises en perse fond blanc à fleurs roses. Grand canapé, couvert d'une housse pareille. Table carrée avec des livres et des fleurs. Sur la cheminée, pendule bloc de marbre blanc, flambeaux et vases en faïence de Gien. Beaucoup de fleurs sur les fenêtres et dans tous les coins.

CHAMBRE A COUCHER DE FEMME.

Papier bleu et blanc. Rideaux de lit et de fenêtre en perse bleu un peu foncé, la couverture du lit sera pareille, ainsi que la petite table à coiffer. Lit en acajou, toilette-commode en acajou, chaises et fauteuils en bois courbé et fond de canne. Deux bergères couvertes en tapisserie. Petit bureau. Sur la cheminée, pendule en onyx, et coupes de la même matière; petits chandeliers dorés, baguiers en cristal.

CHAMBRE A COUCHER MASCULINE.

Fenêtres et lit garnis en perse à rayure turques, papier pareil s'il se peut. Toilette-commode, chaises et fauteuils en canne. Table carrée avec tapis à rayures orientales, encrier, buvard, etc. Petite bibliothèque. Pendule et flambeaux en cuivre.

CHAMBRE D'AMI.

Papier gris. Fenêtres et lit garnis en perse sablé gris à rames rouges. Chaises et fauteuils garnis en reps rouge. Toilette en acajou. Armoire pareille avec porte-manteaux. Table avec un verre d'eau et une écritoire. Sur la cheminée, petite pendule en marbre rouge, flambeaux, baguier et pelote.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

NOTRE amie Adrienne, qui se dispose à partir pour la campagne où elle doit passer l'été, est allée hier trouver Lucie, pour avoir quelques renseignements sur ce fameux *Floral* dont notre chère petite jardinière fait un si complet éloge.

Adrienne prétend expérimenter sur une grande échelle, dans sa propriété, ce composé chimique — selon Lucie, — à nul autre pareil, car il ne sert pas seulement pour le jardinage d'appartement on l'emploie encore avec succès, paraît-il, pour activer la végétation des parterres, des potagers, de certains arbustes malades, etc., etc., etc.

« Au reste, ma chère Florence, de crainte de t'induire en erreur, si tu voulais, toi aussi, essayer du floral dans ton petit jardin, je vais te rapporter mot pour mot la conversation qu'Adrienne et Louise eurent à ce sujet devant moi.

— D'abord, qu'est-ce que c'est au juste que le floral? demanda Adrienne.

— Le floral, répondit Lucie, est un composé chimique en poudre qui se dissout immédiatement dans l'eau pure. Il fournit aux plantes, quelles qu'elles soient, les substances nécessaires à leur alimentation, à leur vigueur, à leur croissance rapide, et réussit aussi bien dans la terre la plus pauvre, voire même dans le sable, que dans le meilleur terreau. Les maraîchers s'en servent pour hâter la maturité de leurs primeurs; les jardiniers fleuristes pour obtenir un luxuriant feuillage, des fleurs aux nuances superbes et une abondante grenaison; les amateurs d'horticulture, les dames, les jeunes filles, pour faire d'amusantes expériences et de la culture d'appartement qui, sans grande peine, produit les plus heureux résultats. Bref...

— C'est une découverte admirable, acheva Adrienne en riant. Voilà justement pourquoi, ma très-chère, je veux en essayer; mais pour cela comment dois-je m'y prendre? Car je te préviens que, quels que soient les mérites du floral, mon vieux jardinier Vincent — qui est routinier autant qu'il est possible de l'être — y fera le plus

mauvais accueil. Il est même probable que si je ne l'expérimente pas moi-même devant lui, il s'arrangera de façon à en éluder à tout jamais l'essai.

— Eh bien, dit Lucie, je vais te faire partager ma science. Tu sauras d'abord que, comme les éléments variés composant le floral ne conviennent pas également à toutes les espèces de plantes, l'inventeur de ce précieux engrais, a dû étudier les divers besoins de celles-ci, afin de donner à chacune d'elles l'arrosage qui lui est particulièrement salutaire. Il y a donc différents numéros de floral.

Le floral n° 1 est particulièrement bon pour le lierre, les héliotropes, les myosotis, les narcisses, les tradescantias, les perce-neige, les jonquilles, les cactus, les agératums, les anthémis; les cinéraires, les corbeilles d'or et d'argent, les giroflées et les juliennes, les jacinthes, les althéas, les mauves, les roses-trémières, les calcéolaires, les véroniques, les œillets, les aspidistras et les aralias.

Le floral n° 2 convient spécialement aux yuccas, arums, ricins, fougères, lycopodes, gloxinias, géraniums et pélargoniums; sensitives, myrtes, balsamines, zinnias, reines-marguerites, dahlias, chrysanthèmes; aux renoncules, primevères, hépatiques, anémones, oreilles d'ours; aux verveines, au réséda, aux volubilis, pois de senteur, haricots d'Espagne; aux tulipes, aux lis, aux célosies, aux amaranthes et aux pervenches.

Tu arroseras avec le floral n° 3 les fuchsias, les bégonias, les azalées, les rhododendrons, les coléus, les palmiers, les rosiers, les hortensias, les pétunias, les pivoines, les capucines, les iris, les glaïeuls, les belles-de-jour, les belles-de-nuit, les scabieuses, les arbustes grimpants ou non, tels que le chèvrefeuille, la symphorine, la clématite et le seringia, les acanthes, les cobéas, les cytises et les datures.

Enfin le floral n° 4 est excellent pour les camélias cannas, les bruyères, les orangers, les jasmins, les lauriers roses, les grenadiers, les magnolias, les caoutchoucs, les dracénes, les pen-

sées, les violettes, les crocus, le gazon, les jasmains, les grenadiers, les pieds d'alouette, les fusains, les isolepis gracilis, les immortelles, les lauriers-rose, les bilbergias et les ananas.

Ici Lucie s'arrêta brusquement pour reprendre haleine. Il est certain qu'elle l'avait bien gagné ! Mais Adrienne, que le désir de savoir rendait *féroce*, reprit sans y prendre garde :

— Dans cette nomenclature où j'admire sincèrement ta mémoire, je ne vois mentionnées que des plantes d'agrément ; mais l'utile, c'est-à-dire le potager, m'y semble entièrement sacrifié. Or, en bonne maîtresse de maison, je t'avoue que j'ai de grosses préférences pour ce dernier, et que je suis fort désappointée de penser que le floral l'a mis en oubli.

— En oubli !.. pas le moins du monde ; le floral produit, au contraire, de merveilleux légumes, des légumes dignes de figurer à une exposition d'horticulture. Mais, dans ton impatience, tu ne me laisses pas le temps de t'en parler. Eh bien donc, sois heureuse, j'y arrive.

Le floral n° 1 servira à arroser tes choux, tes radis, tes navets, tes raves, tes raiforts, tes chicorées, tes laitues, ton cerfeuil, ton persil et tes melons.

Avec le floral n° 3, tu activeras la végétation des fraisiers ; enfin tu emploieras le floral n° 4 pour les pommes de terre, les pois, les fèves, les artichauts, les concombres, la pimprenelle et la rhu-barbe.

— Comment se sert-on de ce composé chimique ?

— D'abord, règle générale, le floral se dissout dans de l'eau pure d'après les proportions suivantes : Pour un litre d'eau, 2 grammes de floral n° 1 ou 2 et un seul gramme de floral n° 3 ou 4.

Ensuite, on répand toujours la solution au pied de la plante et jamais sur les feuilles de celle-ci.

Enfin l'on agite bien cette solution avant de s'en servir.

Lorsque l'on emploie le floral pour l'arrosement des parterres, plates-bandes ou planches de légumes, il suffit de deux grammes de poudre n° 1 ou 2 pour 10 litres d'eau, c'est-à-dire à peu près la valeur d'un arrosoir ordinaire.

Si, au contraire, on se sert des n° 3 et 4, on ne mettra qu'un gramme par 10 litres. Bien entendu, ces arrosages toniques n'empêchent pas les autres arrosages à l'eau ordinaire.

— Mais, si l'on veut, par exemple, activer la croissance d'un arbuste spécial, d'une plante en pot, est-ce que les proportions sont les mêmes ?

— Non. Il faut alors arroser deux fois par semaine le sable ou la terre de la plante en question avec vingt-cinq grammes, deux petits verres à liqueur à peu près de la solution, en supposant la

capacité moyenne du pot qui contient cette plante d'un litre environ, et cela, sans suspendre non plus les arrosages à l'eau ordinaire. Si l'on a affaire à des plantes qui se développent beaucoup, on augmentera progressivement la dose jusqu'à cent grammes.

D'après cette donnée et, avec un peu d'habitude, tu apprendras bien vite à calculer ce qu'il faut de floral pour les plantes en caisse ou en pleine terre que tu voudras soigner particulièrement.

Je ne sais pas si je t'ai dit que le rempotage des plantes cultivées de la sorte devient inutile, le floral fournissant progressivement et sans épuiser jamais la terre, la nourriture nécessaire à ces plantes.

— Il me reste maintenant, ma bonne Lucie, à te demander le prix de cet engrais merveilleux.

— Le floral coûte 10 fr. le kilogramme (emballage compris). Or, un kilogramme qui se compose des numéros assortis, contient de quoi faire trente mille arrosages.

On peut se procurer moins d'un kilogramme à la fois, lorsqu'on prend le floral au magasin même. Ainsi, moi, j'y ai acheté jadis, pour essayer, cinq cents grammes moyennant 5 fr. 50. Cela m'a fourni quinze mille arrosages, et j'ai pu ainsi traiter toutes mes plantes. Tu vois qu'on peut expérimenter le procédé sans se ruiner.

— Je vais, dès à présent, m'occuper de ma petite provision, dit Adrienne ; mais si, comme il est probable, j'ai besoin de la renouveler lorsque je serai à la campagne, pourrai-je me faire expédier du floral là-bas ?

— Parfaitement. Tu n'auras qu'à envoyer, soit par mandat, soit en timbres-poste, le prix de ta commande ; en donnant bien exactement ton adresse, et tu recevras la poudre désirée. Seulement, je t'avertis qu'on ne te fournira pas moins d'un kilogramme à la fois, de cette manière.

— Ma chère Lucie, je ne puis, assez te remercier de tous les obligeants détails que tu viens de me donner. Il n'y manque qu'une chose pour qu'il me soit possible d'en tirer parti : l'adresse de l'endroit où l'on se procure ce fameux floral !

Lucie éclata de rire : « Je suis, dit-elle, comme le singe de la fable, j'oublie d'éclairer ma lanterne !.. Eh bien, l'adresse, c'est rue Notre-Dame-des-Victoires, 38, à Paris, chez M. Alfred Dudoüy, à l'Agence centrale des agriculteurs de France. »

Bien à toi, ma Florence.

JEANNE.



Thomas



Avril 3990

Paris. Journal des Demoiselles et Petit Courrier des Dames réunis. 1, B^{is} des Italiens

Rue de l'Université: 25. ÉTOFFES & CONFECTIONS DES MAGASINS DU PETIT S^T THOMAS, Rue du Bac: 27, 29, 31, 33 et 35.

Modas de M^{me} Bricart 18, rue Richelieu

Paris. — Typ. MORIS FINE et FILS, rue Amiot, 64.

sées,
mins
sains
lauri

Ici
halei
Mai
roce

rem
des
pote
bon
gros
suis
mis

pro
légu
ticu
laiss
sois

La
radi
rées
lons

A
frais
les p
char
barl

dan
van
nos

E
pie
cell
E
s'en

L
me
légi
ou
la v

S
met
ces
arre

cro
pot

ma
ave
qu





Avril

G. Gorniz

Señor et Patron, imp. Paris

P. Dufour

3990 BIS

Modes de Paris **Journal des Demoiselles**

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Reunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Modes et Coiffures de M^{me} de Bysterweld, 5, F^{te} S^{te} Honoré.

Foulards de la C^{ie} des Indes, 42, r. de Grenelle, P^{re} G^{re} Rubans et Passementeries de M^{re} Ch. Chauffier,

*rue Montmartre, 131. **Ayuntamiento de Madrid** V. Bastopolsky, 70.*



MODES

La saison dans laquelle nous entrons offre une grande diversité dans les costumes et, par là même, des contrastes assez étranges. Il n'est pas rare, le lendemain d'un beau jour où s'étaient montrées des toilettes printanières, de revoir des fourrures et des vêtements de velours ; un jour, on prend son manchon, le lendemain, son ombrelle.

A ce sujet, je recommanderai bien de ne pas serrer trop tôt ses fourrures ; car souvent en mai, elles sont encore d'une grande utilité, surtout en voiture découverte, et l'on regrette de s'être laissé prendre aux premiers soleils, presque toujours trompeurs.

Pour bien soigner les fourrures, il faut d'abord les secouer et brosser parfaitement, en dessus et en dessous, les exposer à l'air par un jour frais et sans soleil, puis les enfermer dans une caisse de fer blanc, ou, à défaut, dans un carton bien hermétiquement collé ; mais la caisse de fer est infiniment meilleure. On enveloppe les fourrures dans des serviettes bien blanches, et on les saupoudre de camphre, de gros poivre concassé et de tabac à fumer. Une fois le couvercle de ces boîtes bien fermé, il faut coller par dessus l'ouverture, de larges bandes de papier, et placer le tout dans une armoire ou un cabinet sans lumière.

Le noir est de plus en plus la couleur adoptée pour les costumes de ville, même par le beau temps ; bien des personnes ayant été en deuil ne se décident pas facilement à le quitter. A ce propos, je me souviens qu'il y a bien longtemps que je n'ai donné de renseignements au sujet des deuils.

Le crêpe Anglais est beaucoup employé pour les grands deuils. C'est un tissu cher, mais excessivement solide, pouvant se brosser et même se nettoyer. Les veuves portent de très-grands voiles, généralement de 2 mètres de long sur 1 m. 20 c. de large. Ils ont de larges ourlets tout autour et tombent également devant et derrière, retenus seulement de chaque côté par trois plis bien égaux. Les voiles moins longs peuvent se mettre de la même manière ; souvent une pointe devant et une pointe derrière. Les chapeaux ainsi recouverts par ces voiles peuvent être fort simples. Ils se font en crêpe anglais comme les voiles, sans ornements ; les brides nouées, ou simplement croisées sous le menton sont également en crêpe. Comme elles se roulent et se chiffonnent immédiatement, surtout par les temps humides, je conseille de les faire doubles, en mettant au milieu un ruban de faille noir.

Les robes de grand deuil se font généralement à queues.

En voici un modèle :

Jupe longue en cachemire double. Elle est ornée de trois hauts biais étagés, en crêpe anglais et liserés par le haut. Corsage à petites basques avec biais. Grand col, et parements aux manches en crêpe anglais. Boutons idem. Ceinture de gros grain par dessus les basques. Ruche à gros plis doubles à l'encolure et dans l'intérieur des manches. Boucle de ceinture, boucles d'oreilles, médaillon, chaîne de montre en bois durci, ainsi que les épingles qui attachent les voiles.

Pendant les premiers temps d'un très-grand deuil, il est indispensable d'avoir un châle long, en cachemire ou en barégé double, selon la saison. Les longs paletots cintrés sont aussi de grand deuil ; on les fait en drap ou en cachemire sans garniture, à moins que les ornements ne soient en crêpe. L'hiver, on les double de fourrure. Les brandebourgs sont en grosse ganse de laine.

Autre costume.

Il est en cachemire fin et à seconde jupe. La jupe de dessous est ronde, avec trois biais de crêpe anglais. La seconde jupe est ornée d'un volant de crêpe anglais, plissé à plat. Petite rotonde de cachemire à capuchon, garnie de mêmes volants de crêpe plissé. Nœuds de crêpe ourlé sur le capuchon.

Les bijoux de jais ne se portent pas en très-grand deuil ; mais ils vont bien avec les toilettes de grenadine. La suivante est assez élégante.

Le jupon en soie noire, à trois hauts plissés à la vieille en grenadine ourlée, séparés les uns des autres par un espace de trois doigts. *Petite jupe tablier* en grenadine, garnie d'un plissé à la vieille un peu plus bas que ceux du jupon. Elle est attachée derrière par un très-gros et large nœud de faille à bouts. Corsage plat en grenadine, forme *Agnès Sorel*. Il a de petites basques fermées, est ouvert devant et doublé de soie. Le tout, avec plissé à la vieille, ainsi que les manches. Dans l'intérieur du corsage, plis de tulle noir croisés. Petit fichu de dentelle noire brodée ou non de jais, croisé sur le corsage, pour sortir. Chapeau de tulle noir avec guirlande de raisins noirs entremêlés de feuilles. Grandes brides de tulle noir nouées sous le menton. Gants longs de peau noire ou de Saxe gris-perle, selon le degré du deuil.

Le demi-deuil se porte de différentes façons. Le plus comme il faut et le plus joli en été est du blanc avec ornements noirs ; le *gris-perle* est com-

mode et va bien avec le noir; le violet n'est pas très-joli mélangé de noir.

Les enfants, jusqu'à l'âge de cinq ou six ans, ne portent le deuil qu'en blanc. Un peu plus âgés, et dans un très-grand deuil, on leur met des bas noirs; c'est assez distingué. Pour demi-deuil, et avec un petit costume noir, large ceinture gris-perle; bas de même couleur. Sur le petit chapeau noir, plume ou aile gris-perle. Gants et cravate gris-perle. Grand col de toile.

Les tailles des enfants se font toujours très-longues à l'anglaise. Mais, comme il est triste de prévoir pour ce jeune âge la nécessité de porter la livrée du chagrin, je vais terminer par la description de toilettes un peu riantes, qui leur sont destinées.

On m'a montré un joli modèle de blouse décollée (genre anglais.) C'est tout d'une pièce, et composé de larges plis creux et d'entre-deux de broderie. Le bord d'en haut, des petites manches et du bas est formé par une bande brodée. Il y en a de charmantes en toile rose avec entre-deux à roues; d'autres en toile écrue, avec entre-deux de même teinte, etc., etc.

Pour des petites filles un peu plus âgées, je vais indiquer un costume nouveau, sortant d'une très-bonne maison.

Il est en toile de laine beige, liseré de soie brune.

Par devant, c'est une blouse plate, croisée avec deux rangées de boutons de bois brun.

Derrière, elle forme *corsage-paletot* à très-haute taille, tombant droit sur une jupe plissée, n'ayant pas plus de 25 centimètres de haut. Le paletot est fixé à la blouse et ne peut s'en séparer.

J'ai encore remarqué une jolie petite toilette en popeline *gros vert*, garnie de boutons d'acier et d'une haute guipure d'Irlande, posée en remonant autour du corsage décolleté, des petites manches et de basques doubles sur le devant, car derrière il n'y en a pas; un gros nœud de ruban les remplace et part de chaque dessous de bras. La jupe est plissée, plate devant et boutonnée sur le côté comme le corsage. Long paletot droit boutonné, en étoffe semblable, avec boutons d'acier.

J'ai aussi vu de charmants petits costumes de drap gris soutachés de même couleur. La robe toute unie, décolletée, sans basques, boutonnant droit. Le paletot avec revers s'attachant à la taille, et ouvrant sur un gilet pareil.

Celui-ci est en popeline *gris-mastic*.

La jupe est ornée de galons de soie bleu de ciel. Le corsage est montant. Il n'y a pas de basques, mais deux très-grandes poches de chaque côté sous les bras. Elles sont garnies de galons bleus. Gros nœud de soie bleu de ciel, par derrière, et sur le devant, dans le corsage, qui est ouvert, gilet de soie bleue.

VISITES DANS LES MAGASINS

Avant de vous parler étoffes, passementeries etc., etc., je veux, mesdemoiselles, attirer votre attention sur un grand progrès de la teinturerie, dû au nouveau procédé de M. Perinaud, et qui permet de teindre, tout faits, nos costumes de soie, de laine, de popeline, de sultane et de grenadine. Comprenez-vous bien quelle économie nous retirerons de cette invention? D'abord l'économie du temps: nous n'aurons plus à découdre une masse de garnitures; ensuite l'économie d'une façon, ce qui n'est pas à dédaigner.

J'ai pensé que, cet avis vous arrivant au changement de saison, vous en pourriez faire votre profit. J'ai vu à la teinturerie Perinaud, — 26, boulevard Poissonnière, — un costume en sultane mauve, chargé de ruchés, de volants, teint en noir, et je puis vous assurer qu'il était très-joli. Ce n'est, bien entendu, que de la teinture noire dont je parle. Un autre mérite à mentionner: c'est que la doublure du corsage reste blanche si l'étoffe de la robe est tout soie, ou tout laine ou mélangée soie et laine; et un peu grise si l'étoffe est mêlée de coton.

Les failles, les crêpes de Chine, les popelines, toutes les belles étoffes, peuvent se teindre dans les couleurs à la mode, et conservent leur brillant et leur souplesse. Cet avis regarde les personnes qui, ayant de belles robes défraîchies, voudraient les utiliser pour costumes en les mélangeant de cachemire.

..

Le cachemire reste toujours l'étoffe privilégiée de nos costumes; mêlé à la faille ou au foulard, il fait de bien charmantes toilettes. Dans le tissu plus souple et plus léger du cachemire de l'Inde le choix des teintes est très-grand, et la *Compagnie des Indes*, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, nous offre dans les tons à la mode une grande variété de couleurs. Le cachemire des Indes n'a point d'envers et mesure un mètre à un mètre vingt-cinq centimètres de largeur. Le prix est de 8 francs le mètre pour le plus léger qui s'emploie non-seulement comme tunique et corsage, mais aussi comme garnitures: plissé, ruché, volant, etc. Il se fait en teintes claires et foncées. Un tissu plus épais, et de même prix que le précédent, est

destiné aux toilettes moins compliquées d'ornements; il s'appelle drap du Thibet et se fait dans des qualités supérieures, à 10, 12 et 15 frans le mètre. Le cachemire *Shuddas* et le *Rampour* en un mètre vingt-cinq et un mètre trente-cinq centimètres de largeur, sont des tissus hors ligne; on ne peut trouver rien de plus beau. Nous trouvons à la *Compagnie des Indes* une collection de foulards dont les teintes et les dessins ne le cèdent en rien, comme élégance et nouveauté, à ceux des années précédentes; les uns dans lesquels sont reproduits plusieurs tons de la même couleur, s'harmoniseront très-bien avec le cachemire de l'Inde ou avec le foulard à rayures ou à dessin camaïeu. Il se trouve en ce moment à la *Compagnie des Indes* un choix complet de robes en foulard, au prix de 38 francs les huit mètres — en quatre-vingt-cinq et quatre-vingt-dix centimètres de large, — à dessins riches et simples, à raies ton sur ton ou tranché; des foulards unis à 44 francs les huit mètres et à 56 francs. Le double-royal est un tissu qui appartient à la *Compagnie des Indes* et qui ne se trouve que dans ses magasins: il coûte 8 fr. 75 c. le mètre en quatre-vingt-dix centimètres de large. On peut demander à la *Compagnie* la collection d'échantillons qui sera expédiée franco.

Le *Petit-Saint-Thomas*, 27, 35, rue du Bac, après son exposition de blanc, dont je vous ai parlé, nous offre une exposition de tissus pour costumes, habillés et journaliers; j'en ai noté quelques-uns afin de vous les signaler comme jolis et très-avantageux de prix; ils conviennent tout particulièrement aux jeunes filles et aux jeunes femmes, pour costume de demi-saison.

Voici d'abord une popeline zéphir rappelant, par la disposition des rayures et par leurs nuances, la toile d'Oxford, dont on s'est tant vêtu les deux étés passés; elle coûte 35 centimes le mètre. Le taffetas d'Halifax, petites rayures grisailles, d'un gentil effet, au prix de 1 fr. 15 cent. le mètre. Un foulard de laine, nuance naturelle, également joli, se fait uni et à carreaux et coûte 1 fr. 45 c. le mètre. Une limousine printanière, très-fraîche d'aspect, s'emploiera pour tunique et mérite une mention particulière: elle coûte 2 fr. 45 cent. le mètre. Un crêpe florentin, tissu laine et soie glacé, pour tunique, à 3 fr. 10 cent.

Pour costume complet, il m'a été montré une étoffe nommée cachemire kabyle qui est bien le tissu le mieux approprié aux costumes de demi-saison; il sera d'agréable porter, non-seulement par les jours encore froids du printemps, mais encore par un beau soleil. Il se fait uni pour le jupon, et à couleurs éteintes ou camaïeu, disposées en rayures ou à carreaux coupés pour la tunique; la

largeur est de un mètre vingt centimètres, et le prix 6 fr. 75 cent. Citons encore le Rangoun, très-beau lainage qui s'emploiera pour les tuniques ou polonaises et se drapera facilement, grâce à la souplesse du tissu. Le prix est de 7 fr. 90 cent. le mètre et la largeur est de un mètre vingt centimètres.

Parmi les nombreuses confections de printemps, dont quelques-unes vous sont représentées sur la gravure noire que contient ce numéro, nous vous signalerons encore de petits mantelets pour jeune fille, des pèlerines à capuchons, rondes ou croisées à la taille, des fichus de formes nouvelles qui se porteront sur les polonaises; des pardessus avec manches simulées, des vestes ajustées et flottantes, croisées devant, les unes en drap léger, les autres en cachemire, en tissus de fantaisie, et qui se porteront sur tous les costumes. Après vous avoir renseignées sur les étoffes, il me reste à vous parler des passementeries qui seront employées comme garnitures. Les dispositions sont excessivement variées dans ce mode d'ornementations et nous sommes très-disposée à appuyer ce retour aux franges, aux effilés comme garniture de mantelets, de pèlerines, etc. Ils remplaceront les plissés ou les volants et se disposeront sur les jupes en plusieurs rangs faisant draperie. Nous en avons vu de nombreux modèles, 131, rue Montmartre, chez M. Chauffier, ainsi que des passementeries mêlées de perles de jais; d'acier bleuté, qui formeront tête à la frange quand elle ne sera pas tissée avec. Les dentelles perlées pour les costumes en grenadine, et les volants en grenadine, perlés et festonnés, se trouvent chez M. Chauffier ainsi que toutes les fantaisies et les fournitures nécessaires à nos costumes, telles que: boutons en passementerie, en jais, en nacre brune ou irisée, en acier uni ou travaillé: les galons en plume frisée pour pardessus; les galons marabout, etc., etc.

En fait de rubans, toutes les nouveautés se montrent chez M. Chauffier: le ruban damassé, la vogue du printemps, se porte non-seulement en ceinture ou écharpe, mais en brides de chapeau, en cravate, en nœuds pour les cheveux. Nœud de coiffure et de cravate assortis, sont une très-gracieuse et nouvelle parure. La largeur employée pour l'écharpe est de vingt-deux centimètres, et coûte, le mètre, 8 fr. 50 cent.; la moyenne, dix-huit centimètres coûte 5 fr. 75 cent.; pour bride ou garniture de chapeau, largeur quatorze centimètres, coûte 3 fr. 90 et 2 fr. 50 cent., la largeur pour nœuds de cravate et de coiffure. Nous prions nos abonnées d'écrire directement pour leurs mandes d'achat, aux maisons désignées.

C. L.

EXPLICATIONS

GRAYURE DE MODES

Toilettes et costumes du Petit-Saint-Thomas,
27, rue du Bac.
Modes de madame Bricard, 38, rue Richelieu.

Première toilette. — Costume pour jeune fille. — Jupe beige, garnie, dans le bas, d'un volant en taffetas rayé dont la tête est doublée en taffetas. — Tablier très-long en beige rayé, garni d'un large biais en taffetas et très-relevé derrière avec deux larges nœuds ; deuxième tablier beige uni, légèrement bouillonné devant, sous un large pli double en taffetas garnissant le devant de la robe ; ce tablier est garni d'un biais en taffetas. — Corsage moyen âge rayé, longue basque plate tout autour, légèrement échancrée sur les hanches. — Manche en taffetas avec revers rayé ; le revers, qui est très-haut, est séparé au milieu par une draperie en taffetas ; à la couture de la manche, entre les deux pointes du revers, on met un pli double en taffetas formant la coquille, par un point fait à l'extrémité du pli. — Chapeau à larges bords en paille belge, relevé sur le côté. Nœud en faille avec oiseau et longue plume naturelle.

Deuxième toilette. — Robe en drap des Cévennes, garnie de deux volants plissés avec biais formant tête. — Collet en cachemire ajusté derrière à la taille, avec couture en dedans du bras formant la large manche ; il est orné tout autour d'un large galon perlé dessinant une grecque et d'une bande de passementerie marabout. — Chapeau en dentelle orné d'un large plissé en faille dans lequel se trouve mêlée une branche de lilas. Un autre plissé derrière forme bavolet. Longue plume traversant le dessus du chapeau.

Troisième toilette. — Robe en faille unie avec bouillonné et draperie dans le bas. — Tablier et cuirasse sans manche en application de cachemire sur gros tulle. — La basque et le tablier sont garnis d'une guipure ainsi que les bouts de la ceinture qui est en faille. — Les manches de la robe sont un peu ouvertes et laissent sortir une manche plissée en mousseline, garnie d'une Valenciennes. — Le col remontant est plissé et garni d'une Valenciennes. — Chapeau en paille à bord relevé, orné d'une draperie en faille. Nœud en faille et petit bouquet d'azalées. Longue plume frisée couvrant le dessus du chapeau.

Quatrième toilette. — Costume en foulard uni mêlé d'écosais. — Jupe avec grand volant plissé dans le bas. — Tablier carré, garni d'un biais écosais et d'un effilé mousse. — Corsage ouvert à revers, avec gilet très-pointu ; basque plissée derrière et bande en biais écosais ornant le milieu du dos. — Chapeau en paille anglaise, relevé devant et orné dessous d'une draperie en faille formant coques, Bouquet de coquelicots et touffes de plumes.

Cinquième toilette. — Robe en taffetas quadrillé avec volant surmonté d'un bouillonné. — Tablier relevé derrière. — Pardessus en cachemire avec manche longue carrée fendue sur le dessus du bras et nœud posé à l'ouverture. Tout le vêtement est garni d'une bordure en plume. — Chapeau en paille de riz noire, avec passe relevée ; draperie en foulard et demi-guirlande de boutons d'or crème et noir.

Sixième toilette. — Jupe en poul de soie, garnie de quatre volants plissés à plis doubles. — Tablier double en poul de soie, orné de cinq galons tresse bretonne d'égale grandeur et d'un effilé à glands ; les glands retenus par de petits bouts de tresse bretonne. Cuirasse en cachemire avec basque double devant, courte et plate derrière ; le petit côté du dos est très-long et se prolonge en arrière pour fermer la traverse qui retient le pouff. Toute la cuirasse est garnie de petites tresses bretonnes formant rayures en long ; la traverse est ornée de même la manche est unie, le parement est garni du même galon. — Chapeau en paille anglaise, passe relevée et fond droit derrière avec large nœud en faille. Touffe de feuillage et graines bronzées.

Septième toilette. — Pour dame âgée. — Robe en taffetas d'Italie avec haut volant plissé. — Tunique ouverte devant, garnie d'un petit volant froncé. — Pardessus en cachemire ouvert devant, brodé en grosse ganse se mêlant à la broderie en perles noires ; revers en faille sur le devant. — Manche très-large avec broderie. — Haute guipure dans le bas du vêtement et guipure plus basse autour de l'encolure. — Chapeau en paille avec ornements en faille et tulle. Touffes de pivoines et longue plume passant sur le chapeau.

Huitième toilette. — Costume en valenciennes. — Jupe ornée dans le bas d'un volant surmonté de deux larges bouillonnés montés avec coulisses. — Tablier garni d'un effilé mousse et arrêté dans un large revers découpé à dents pointues, avec petit volant plissé en dessous. — Corsage ouvert sur un gilet droit en faille ; le corsage, qui est à basque, est orné de dents découpées pointues avec petits volants plissés en dedans. — Chapeau en paille de riz à bord relevé sur le côté ; draperie en foulard et guirlande de fleurs des champs tournant sur le côté.

Neuvième toilette. — Robe en faille unie. — Pardessus en drap beige, ouvert devant, avec large revers et pointe sur le côté ; derrière, long pli partant du cou recouvert d'une bande de marabout ; tout le tour du vêtement est garni d'une bande de marabout. — Chapeau en paille, orné d'un plissé et d'une draperie en tulle avec guirlande d'épis et de coquelicots.

Dixième toilette. — Robe en taffetas, garnie dans le bas de quatre volants. — Mantelet en cachemire, orné de tresses bretonnes posées en travers et formant rayures, séparées par une petite broderie perlée ; le mantelet

est fendu derrière jusqu'à la taille. — Chapeau en tulle avec draperie formant mantille, longue guirlande de bruyère et coquelicots.

Onzième toilette. — *Toilette de jeune fille.* — Robe en sicilienne, ornée de petits volants dans le bas. — Fichu en cachemire croisé devant et rattaché derrière il est plissé devant et derrière, et forme une pointe très-échancrée sur le corsage; le devant est drapé et fixé par des plis sur le côté de la basque pointue qui est rattachée derrière. — Chapeau en crêpe à fond mou avec plume partant de la passe et petite touffe de plumes retombant derrière.

GRAVURE DE CHAPEAUX ET COIFFURES.

CHAPEAU DE JEUNE FILLE EN PAILLE DE RIZ, ORNEMENTS BLEUS.

La forme de la calotte est ronde, et le bord abaissé est doublé de faille bleu pâle. Une écharpe en soie damassée fait torsade autour du fond après avoir été chiffonnée sur le devant en plusieurs grosses coques. Derrière, elle est piquée d'une branche de roses rosées mêlées à des touffes de myosotis. Sous la passe, guirlande de myosotis coupée, un peu de côté, d'une rose avec bouton.

CHAPEAU DE JEUNE FEMME EN TULLE NOIR GARNI DE LAURIER THYM ET DE ROSES DE BENGAL.

Le fond est rond et tendu de dentelle noire; le bord relevé est ondulé derrière et bordé de velours noir. — Autour du fond, posant sur le bord, une dentelle noire, plissée tous les cinq centimètres avec tête de petite dentelle, forme une ruche plate. Sous la passe, fleurs de laurier thym disposées en guirlande plus volumineuse d'un côté, et semée de boutons et de roses de Bengale. Sur le fond, grosse touffe des mêmes fleurs se prolongeant en traine.

CHAPEAU DE DEMI-TOILETTE EN PAILLE DE RIZ NOIR, GARNI DE VIOLETTES ET DE COUCOUS.

La passe est relevée devant sur une volumineuse guirlande de coucous et de violettes mêlés, et autour du fond une double écharpe noire, damassée de boutons de fleurs, forme des coques nouées par une traverse effilochée. Les deux écharpes se réunissent derrière par un nœud aux pans effilochés.

CHAPEAU DE JEUNE FILLE EN PAILLE JAUNE, GARNI DE VELOURS NOIR ET DE FLEURS DES CHAMPS.

La forme est haute derrière, et la passe abaissée et fuyante, forme devant un diadème recouvert de velours noir. Autour du fond, velours noir sur lequel est posé une guirlande de fleurs des champs, arrêtée derrière par un nœud de velours noir et interrompue devant et un peu de côté, par un nœud éventail également en velours.

CHAPEAU POUR DAME AGÉE EN ÉTOFFE PRINCESSE.

Le fond est en étoffe plissée, et le bord relevé est doublé de velours avec torsade en ruban damassé gris fer, de même nuance que la longue plume qui recouvre le fond. Une mantille en tulle dentelle, bordé de dentelle, est fixée sous la passe et se noue devant.

QUATRIÈME CAHIER

M. R. enlacés. — Corbeille. — L. L. enlacés. — G. M. enlacés. — J. G. enlacés. — Parure pour deuil. — Coin de cravate engrêlure. — Chemisette pour enfant. — R. F. — A. M. enlacés. — Tablier pour enfant. — Dentelle au crochet avec ganse télégraphe. — Taie d'oreiller. — Porte-cigarettes. — Boîte à cigares. — Écusson avec A. G. — Entre-deux guipure Richelieu. — Dessin soutache. — Entre-deux. — O. D. enlacés. — Petite garniture. — S. G. enlacés. — Garniture. — Carré. — Pelote chinoise. — Toilettes de premières communiantes. — Mouchoir. — Entre-deux.

PLANCHE IV.

PREMIER COTÉ,

Corsage	} deuxième toilette	} gravure du 1 ^{er} avril
Tablier		
Corsage,		
Pardessus, neuvième toilette		

DEUXIÈME COTÉ,

Corsage pour jeune fille, 1 ^{re} toilette	} quatrième toilette	} gravure du 1 ^{er} avril.
Corsage-cuirasse		
Tablier		
Écharpe-tunique, onzième toilette		

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

DESSUS DE SACHET, dentelle Renaissance.

Voir, pour les différents points, les dessins et explications de la quatrième édition du Manuel.

L'étoile du milieu est faite dans le cercle bordé, à l'intérieur, d'un rang de *point de tulle simple*; on fait le point allongé du premier rang du *point de Bruxelles*, on le surfile deux fois, puis on fait la paillette festonnée sur ce surfil. Le motif du milieu entourant le petit cercle et celui des angles sont en *point de Venise*, la double branche retombant sur le motif du milieu est alternée: un rang de *point diamant*, un rang de *point de tulle simple*. — Ce grand motif est terminé par une écaille en *point de tulle double*, les grandes feuilles sont en *point de tulle simple*, sur lequel on brode les nervures au plumetis; les deux branches partant de la roue qui réunit les deux feuilles sont en *point de Paris*.

MOSAÏQUE

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE U XI^e SIÈCLE.

Les chroniques de la Norvège assurent qu'Éric le Rouge découvrit le Groënland en 984. Deux ans après, un autre navigateur fut jeté par les vents sur une côte où il n'osa pas aborder. Plus hardi, un fils d'Éric le Rouge, en l'an 1000, débarqua au Massachusetts. Depuis ce temps-là, les hommes du Nord entretenirent des rapports avec ce nouveau continent, jusqu'à l'époque de la peste noire, qui dépeupla presque entièrement la Norvège.

En 1840, un grand squelette revêtu d'une antique armure fut découvert près du cap Garnet-Point; on pensa que c'était celui d'un chef nommé Thorwald Érickson. Le chimiste Berzélieux analysa un morceau du fer de l'armure, et trouva qu'il était identiquement pareil, quant à la composition, aux plus vieilles armes norvégiennes, conservées dans les musées de l'État.

La douceur est la fleur de la charité.
SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Le mot de la Charade du numéro de Mars est : BOULEVERSEMENT.

Explication du Rébus de Mars : *L'âne de tous est mangé des loups.*

RÉBUS

